

Pourquoi donc être chrétien ?

Timothy Radcliffe

éditions du Cerf 2005

Né en 1945 Timothy Radcliffe est dominicain.

Introduction

Ce livre a été écrit pour répondre à la question d'un ami « pourquoi donc être chrétien ? », question qui l'a pris de court. Pour lui il était naturel de croire en Dieu et donc de pratiquer sa religion. Mais son ami a insisté : « qu'est-ce que cela t'apporte ? » et il a compris ce qu'il voulait dire. Ces vérités auxquelles nous adhérons doivent retentir sur notre vie, nous rendre différents des non-croyants. Bien sûr on ne va pas faire la morale aux gens, ni l'article, du genre « faites-vous chrétiens, vous dormirez mieux car vous ne serez plus stressés ! » ou comme Timothy le croit « cela vous rendra libres ». Mais si les gens se rendent compte que les chrétiens sont libres, profondément, ils vont s'intéresser à ce Dieu qu'ils servent.

Au 2ème siècle un inconnu a écrit l'Épître à Diognète : « les chrétiens ne se distinguent pas des autres hommes ... ils ne se font pas les champions d'une doctrine humaine... ils se conforment aux usages locaux... pour la manière de vivre, tout en manifestant les lois extraordinaires... de leur république spirituelle. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens et supportent toutes les charges comme des étrangers. » Les chrétiens soulevaient donc l'étonnement de leurs concitoyens païens. Tertullien, au 2ème siècle, un philosophe païen converti au Christ écrivait que l'on était stupéfait de voir combien les chrétiens s'aimaient les uns les autres. Lui même s'est converti ébloui par la foi et le courage des martyrs.

Timothy pose la question : « y a t'il quelque chose de stupéfiant dans notre façon de vivre ? ».

Aujourd'hui un nombre important de jeunes ont une immense faim spirituelle. Mais ils ne supportent pas l'idée d'appartenir à une église institutionnelle, et se tournent souvent vers les spiritualités autres que chrétiennes.

Comment la foi peut rendre notre façon de vivre différente :

Jésus a dit : « je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs » (Marc 2 17). Le premier croyant à être entré au Paradis est le bon larron, le voleur crucifié à côté de Jésus. Si les Eglises sont souvent l'objet d'attaques dans la presse, c'est parce que les gens pensent généralement qu'être chrétien, c'est prétendre être meilleur que les autres.

Nous sommes des animaux qui parlent et nous donnons un sens aux choses en en parlant. Mais Thomas d'Aquin au 13ème siècle précisait que nos mots s'adressent à notre Dieu, qui est « au-delà des mots ». Dire « Dieu est amour » n'a pas de sens si dans la communauté l'amour n'est pas visible, même s'il est imparfait. Si nous disons que Jésus est ressuscité des morts, nous devons nous aussi montrer des signes de résurrection dans notre vie. Gémir parce que les jeunes s'éloignent du christianisme et vouloir produire plus de vidéos, de programmes TV et radio chrétiens ne servira à rien si notre Eglise n'est pas un lieu manifeste de liberté, de courage, de joie et d'espérance.

Déjà Saint Antoine de Padoue, au 13^{ème} siècle, se plaignait de ce que son Eglise était « boursouflée de mots ».

Ce livre veut parler de notre espérance. Notre foi dit que Dieu est venu nous chercher et nous a trouvés. Dieu est présent dans la vie de tous les êtres humains, même s'Il n'est pas reconnu. Chrétien, nous croyons que cette présence de Dieu prend la forme de la liberté, de la joie et de l'amour. Il est clair que nous devons nous transformer profondément, ce qui est effrayant. Le courage est la vertu dont nous avons le plus besoin aujourd'hui dans l'Eglise.

I. « Que j'éveille l'aurore »

« à quoi ça sert d'être chrétien ? ». A quoi sert toute chose ? Notre vie a t'elle un objectif ultime ? Au 14^{ème} siècle lors de la Grande Peste noire une petite chanson circulait, elle parlait d'un jeune garçon qui mourrait et se trouvait face au diable. Où vas-tu donc ? Je vais voir mon Dieu. Mais le diable veut le persuader que c'est inutile, Dieu n'existe pas. Le garçon persiste, il résiste à la tentation du désespoir et il poursuit son chemin vers Dieu, « un solide bâton à la main ». Aujourd'hui osons-nous espérer ?

Une expression naturelle de la faim religieuse est le pèlerinage. Tous les ans 5 millions de pèlerins vont à Lourdes, 2 millions à Fatima, chaque semaine en été 6000 jeunes se rendent à Taizé. L'Europe est quadrillée de chemins de pèlerinage et aussi le monde musulman, hindou... Parmi les pèlerins beaucoup d'hésitants, de gens qui se méfient des doctrines, refusent de pratiquer un culte semaine après semaine mais sont très à l'aise une fois arrivés à St Jacques de Compostelle. Nous devons marcher avec les gens comme Jésus a marché avec ses disciples, avec les pèlerins d'Emmaüs. Mais ces marches conduisent-elles quelque part ? Ou bien tournons nous en rond, comme les Israélites dans le désert ? Un roman décrit la quête du Paradis par le peintre Paul Gauguin et par sa grand-mère Flora Tristan. Il croit d'abord le trouver à Tahiti puis aux îles Marquises mais le progrès technique a tué le Paradis... quant à Flora qui mène une quête politique, elle est elle aussi déçue.

Qui sommes-nous ? Nos ancêtres vivaient dans une histoire qui remontait à la Création et regardait vers le Royaume. Nous venons de Dieu et retournons à Dieu. Le pèlerinage était l'expression de cette espérance. Les utopies politiques se sont effondrées et le Paradis est sorti de l'imaginaire que nous partageons.

A la fin des années 60, lorsque j'étais un jeune moine, l'avenir semblait magnifiquement prometteur. Même dans l'Angleterre des Beatles on avait confiance dans l'avenir, on trouvait des cuisses de grenouilles et des escargots dans les restaurants, tout paraissait possible. Aujourd'hui (en 2005) le rêve d'une transformation et amélioration de l'humanité s'est effondré. Nous voyons dans les villes monter la violence, les guerres de gangs avec généralisation de l'usage des drogues, la croissance des inégalités entre riches et pauvres, la menace d'un désastre écologique, les affrontements entre les religions, la montée du terrorisme.

Il y a donc une immense chance pour le christianisme ; si nous arrivons à faire partager notre espérance chrétienne, nous offrirons quelque chose dont le monde a soif. Souvent nos Eglises connaissent une crise de désespérance, avec la diminution du nombre des fidèles, les divisions, le découragement. Mais nous croyons à la victoire finale du Bien sur le Mal, nous croyons à la venue du Royaume, à la fin de toute souffrance et de toute mort. Mais aucun texte ne nous dit comment cela va arriver, il n'y a pas de plan, et c'est tant mieux, les plans du siècle dernier se sont avérés

mortifères. Beaucoup craignent que la lutte contre le terrorisme ne suscite encore plus de violence et de haine.

Le christianisme n'a pas de programme mais il possède une histoire, avec au centre ces 3 jours qui vont de la dernière Cène au tombeau vide. Les disciples alors croient en une victoire politique sur les Romains, comme le disent les disciples d'Emmaüs « nous espérions que c'était Lui qui allait délivrer Israël » (Luc 24 21). Mais leur histoire s'est effondrée : Judas a vendu Jésus, Pierre l'a renié, les apôtres ont fui, certains jusqu'en Galilée... il n'y avait plus d'histoire. Mais juste avant la désintégration de cette communauté, Jésus a pris du pain, l'a béni, et le leur a donné en disant : « ceci est mon corps, livré pour vous. »

C'est là le paradoxe du christianisme. Nous autres chrétiens nous nous réunissons pour nous remémorer l'histoire du dernier repas. C'est notre récit fondateur, l'histoire qui donne sens à notre vie. **Pourtant c'est l'histoire du moment où il n'y a plus d'histoire, où tout avenir disparaît.**

Notre histoire fondatrice est celle de l'effondrement de toute histoire.

Et il y a un autre paradoxe : après la Résurrection, les disciples qui transmettent la Bonne Nouvelle, dans les villes de l'Empire Romain, en endurant bien des souffrances, placent leur espérance dans la venue quasi immédiate du Sauveur ! Lors des persécutions de Néron à Rome, qui entraînent la mort de Pierre et Paul, vers 64, les disciples s'attendent à la venue de Jésus, la Parousie, or celle-ci ne venant pas, ils ont traversé une nouvelle crise, bien des nouveaux chrétiens se sont trahis les uns les autres. Il y eut une nouvelle crise, car ils perdaient une nouvelle fois leur histoire.

La mise par écrit des Evangiles (avec le premier, celui de Marc) a sans doute été une façon d'affronter cette crise : Jésus n'est pas venu dans sa Gloire, mais **le Verbe a pris chair dans les mots de l'Evangile.**

Ainsi chaque fois que nous nous réunissons pour célébrer l'eucharistie, nous faisons mémoire du moment où Jésus a affronté la mort et l'abandon, et nous prononçons des mots écrits alors que pour la deuxième fois on avait perdu confiance dans l'avenir.

Nous devrions donc savoir qu'attendre le Royaume ne nous donne pas de programme ni de plan. La première fois que les chrétiens ont perdu toute certitude, Jésus a donné son corps, et la deuxième fois Il a donné les évangiles. **Nous ne devrions donc pas avoir peur des crises : l'Église est née en pleine crise de l'espérance.** La crise est la spécialité de la maison ! Elle nous rajeunit ! Et la crise actuelle est bien moins grave que celle des origines...

La dernière Cène nous montre l'affrontement de deux types de pouvoir :

- le pouvoir de la force : « ne sais-tu pas que j'ai pouvoir de te relâcher et pouvoir de te crucifier ? » (Jean 19 10) dit Ponce Pilate à Jésus.

- le pouvoir du signe et de la parole : Jésus accomplit des « signes », Il change l'eau en vin, ouvre les yeux des aveugles, fait entendre les sourds... Ce n'est pas un pouvoir « magique », c'est le pouvoir du sens et de la vérité. Jésus dit à Pilate : « je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix. » et Pilate répond : « qu'est-ce que la vérité ? ». (Jean 18 37-38) Elle lui importe peu, il a ses légions, la force militaire et politique.

Chaque eucharistie célèbre notre confiance que dans le Christ le sens triomphe.

Vaclav Havel ancien président de la République tchèque donne cette définition : « l'espérance n'est pas la conviction que quelque chose finira bien, mais la certitude que quelque chose a un sens ». Au fond que tout ce que nous vivons, bonheur comme malheur, a un sens. En dépit de tous les drames, les horreurs, l'existence humaine n'est pas vouée à l'absurdité.

L'espérance du Paradis n'est pas l'espérance du triomphe de quelques forces aveugles, c'est l'espérance de la victoire finale du sens.

Notre histoire commence par une parole de Dieu : « que la lumière soit ! » et la lumière fut. Exister, c'est être maintenu dans l'existence par la Parole de Dieu. Comprendre les choses, c'est entrer en contact avec le Créateur. Depuis qu'Adam a nommé les animaux, notre vocation est d'avoir part à cette parole jusqu'à ce qu'elle aboutisse au Royaume. Chaque fois que nous parlons avec les autres ou des autres, nous sommes les partenaires de Dieu ou ses adversaires dans sa création.

Ce genre de pouvoir, pouvoir du Verbe, peut sembler dérisoire face au pouvoir de l'argent et de la force. Cela nous paraît d'autant plus vrai que nous sommes les enfants des révolutions industrielles, qui ont apporté au monde la force du charbon, de l'électricité, de l'atome, faisant triompher les puissances militaires impérialistes. Nous les Anglais avons été persuadé être le peuple élu de Dieu et aujourd'hui les Américains ont hérité du même mythe. Dans un tel monde prétendre que les signes et les mots sont plus puissants paraît idiot.

Mais notre monde change. En Occident nous voyons la fin de la révolution industrielle. Les vieilles industries lourdes sont arrêtées, et nous vivons dans un monde nouveau, que le professeur Zygmunt Bauman appelle une « modernité liquide ». Dans ce monde, ce qui circule et qui compte, ce sont les symboles, les logos, les images, les signes. La curieuse insistance chrétienne sur les signes pourrait alors être de nouveau comprise.

Saint François d'Assise a parlé par des gestes symboliques : rendre tous ses vêtements à son père, qui ne comprenait pas sa soif de justice sociale, se mettre nu, se rendre en Egypte et dialoguer avec le jeune calife, mourir en s'allongeant sur la terre en faisant une croix de ses bras, toute sa vie a été faite de gestes parlant. Au Moyen-Age l'art illustre ces signes. Et nous ? Pouvons nous utiliser le Net pour transmettre la Parole ?

Les actes de terrorisme du 11 septembre ont été conçus selon une mise en scène, une violence symbolique se sur-ajoutant à la violence physique.

Les dominicains ont jeûné sur le site de Ground Zero à l'anniversaire de l'attentat et ils ont aussi manifesté contre la guerre en Irak. Cela n'a pas changé grand-chose mais ces petits signes appartiennent à la Parole de Dieu qui crée et recrée.

Dans la Bible on aime ce qui est petit. Le Seigneur n'a pas laissé Gédéon écraser les Madianites avant d'avoir réduit son armée de 32 000 à 2000 puis à 300 hommes. Jésus dit que ce qu'on fait au plus petit d'entre les siens, c'est à Lui qu'on le fait.

Quand Jésus allait être livré, il a transformé cette trahison en moment de grâce, il a dit « je fais le don de moi-même pour vous ». Par ce signe Jésus assume et rend féconde la faute suprême qu'est le meurtre du Fils de Dieu. Ainsi il n'y a rien dans l'histoire humaine qui ne puisse être transformé et porté du fruit. « La lumière luit au coeur des ténèbres ». (Jean 1 5)

J'ai rendu visite à une communauté de sœurs dominicaines au Burundi alors que reprenait le conflit ethnique entre Hutus et Tutsis. Elles appartenaient par moitié à ces deux ethnies et leur famille à toutes avait été décimée. Comment pouvaient-elles vivre en paix ensemble ? Elles priaient toujours ensemble et apprenaient les nouvelles ensemble ; peu à peu les gens comprirent qu'ils étaient en sécurité dans l'enceinte du monastère et vinrent faire pousser leurs cultures. Ce fut un lieu de verdure dans un pays dévasté et un signe d'espérance.

Quand Jean-Paul II vint à Jérusalem, bien des juifs étaient sceptiques sur sa démarche, qu'est-ce que cela pouvait changer ? Pourtant ils furent émus par cette fragile silhouette, devant le Mur des

Lamentations, portant sur ses épaules le poids de siècles de séparation et de haine, décidé au repentir et à tracer un nouveau chemin d'entente entre juifs et chrétiens.

C'est au moment où toute espérance semble évanouie que nous célébrons notre sacrement de l'espérance. Le seul moment qui existe, c'est maintenant. L'éternité n'est pas ce qui arrive quand nous sommes morts, elle commence maintenant, chaque fois que nous vivons de la vie de Dieu, chaque fois que nous surmontons la haine par l'amour. Vivre dans l'espérance c'est vivre pleinement le moment présent, comme le disait déjà au 14ème siècle le mystique dominicain Maître Eckhart.

En 1966 Paul VI et l'archevêque de Cantorbéry, Michael Ramsey, ont célébré une liturgie oecuménique à St Paul hors les Murs à Rome. Paul VI soudain a donné son anneau d'archevêque de Milan à Ramsey, très ému, qui l'a porté jusqu'à sa mort. Pourtant nos églises sont encore divisées mais ce geste va loin, vers un futur de rapprochement et d'unité.

Aujourd'hui encore 10 % de la population mondiale vit dans une pauvreté extrême (chiffres de 2018), tout particulièrement en Afrique subsaharienne, mais la pauvreté relative reste forte et les inégalités augmentent, la rendant plus douloureuse. Nous autres chrétiens devons lutter pour mettre fin à la pauvreté, cela est possible au XXIème siècle. Au siècle précédent les Anglais étaient fatalistes et pensaient qu'il serait impossible de mettre fin à la pauvreté dans leur pays. Et pourtant...

D.H. Lawrence a écrit :

« l'optimiste s'installe à l'abri dans sa cellule
et peint les murs en bleu ciel ;
Il ferme la porte et dit qu'il est au Paradis ».

L'Église traverse des moments de crise pour que Dieu puisse détruire l'égoïsme dans lequel nous nous enfermons. Lorsque j'étais jeune religieux, j'ai entendu le témoignage du Provincial d'Angleterre, un presbytérien converti, écossais austère, nous disant que tout ce qu'il avait entrepris lors de sa longue vie religieuse avait toujours été détruit par un quelconque idiot, agissant au nom du progrès. Et il concluait « quoique vous fassiez, soyez sûr que Dieu fera tout échouer » ! Cela ressemble à du pessimisme calviniste mais cela n'en est pas. Nos actions sont trop étroites et si Dieu les détruit c'est pour que nous nous aventurions dans les plus vastes espaces de la vie.

Nous vieillissons mais Dieu est toujours jeune, et l'espérance exprime la jeunesse éternelle de Dieu. Charles Péguy, dans son fameux poème évoque sous les traits de sa fille de 9 ans « cette petite fille espérance... celle qui toujours commence ».

A chaque anniversaire nous rajoutons une bougie, mais à Noël Dieu a toujours le même âge, celui de l'Emmanuel. Noël est la fête de la jeunesse éternelle de Dieu.

Au Rwanda, après le génocide j'ai rencontré un frère dominicain désespéré, presque tous ses amis étaient morts, tout ce qu'il avait bâti était détruit... Au Noël suivant il m'a envoyé sa photo, avec deux beaux bébés, et la phrase « l'Afrique a un avenir ».

La beauté nous est essentielle, la création artistique est la façon dont nous pouvons approcher au plus près la créativité de Dieu, une œuvre d'art évoque le Fiat Lux primordial.

A la fin des années 60 l'irascible archevêque de Birmingham présidait l'eucharistie dans une paroisse, l'équipe liturgique avait travaillé dur, il y avait 3 guitares ; subitement l'archevêque s'est exclamé « cela suffit ces chansonnettes, prenez à la page tant ! ». A la fin de la messe le curé s'est

excusé pour la grossièreté de l'archevêque... il y eut un terrible silence et finalement l'archevêque s'est exclamé : « et bien il y a au moins un prêtre courageux dans ce diocèse ».

Souvent il n'y a pas assez de beauté dans notre liturgie, pour offrir l'espérance aux jeunes il faut remettre à l'honneur la beauté dans nos Eglises. Chaque fois que l'Église a connu un renouveau il y a eu un renouveau esthétique : chants grégoriens, musique baroque, hymnes de John Wesley... Toute la tradition évoque la Parole primordiale comme un chant, des vibrations. Les physiciens évoquent la musique cosmique, les Psaumes en appellent à la cithare et au luth pour chanter la louange du Seigneur...

La poétesse Emily Dickinson a écrit :

« l'espérance, c'est cette chose avec des plumes
qui se perche sur notre âme
et chante un air sans paroles
sans jamais s'arrêter - jamais ».

II. Apprendre la spontanéité

La raison d'être du christianisme est avant tout de nous montrer que la vie a un sens, que nous pouvons partager la vitalité de Dieu, et pas de manière exclusive, mais en la partageant avec des croyants d'autres confessions.

Il y a quelques années en visite chez des Dominicains de la République Tchèque j'ai assisté à une rencontre avec des familles. Une mère m'a demandé comment elle pouvait transmettre l'enseignement moral de l'Église à ses enfants, qui y paraissaient à peu près aussi récalcitrants que les enfants d'Europe de l'Ouest. Me sentant incompetent, je transmis la question à mon voisin, un théologien professeur à l'Angelicum à Rome. Il alla au tableau noir et traça un petit carré dans un coin. Ce sont les commandements, concernent t'il la morale ? Bien sûr dirent les assistants. Non, Dieu ne s'intéresse pas beaucoup aux commandements. Puis il dessina un grand carré qui englobait l'espace restant : « ça, c'est la liberté, c'est cela qui intéresse Dieu. Votre tâche est d'apprendre à vos enfants à être libres. C'est l'enseignement des Evangiles et de St Thomas d'Aquin. » St Paul a dit « C'est pour que nous restions libres que le Christ nous a libérés. Donc, tenez bon et ne vous remettez pas sous le joug de l'esclavage. »(Galates 5 1)

Ce qui devrait caractériser les Chrétiens c'est leur liberté. Les gens devraient être étonnés par notre liberté. Hélas, il n'en est rien et l'Église est souvent ressentie comme une institution répressive. Comme l'écrivait William Blake : « les prêtres en robe noire faisaient leurs rondes, enchaînant mes joies et mes désirs ».

La société occidentale est très ambiguë sur le sujet de la liberté. Nous avons de nombreuses libertés : de paroles, de mouvement, de voter, d'autonomie personnelle... les enquêtes montrent que la liberté est la valeur dominante dans notre monde. Et pourtant nous ressentons un fort manque de liberté.

Quand j'étais jeune, soufflait un vrai vent de liberté, exprimé dans le discours de Martin Luther King, le 28 août 1963 : « j'ai fait un rêve. Tous les enfants de Dieu, blancs et noirs, juifs et païens, protestants et catholiques, seront capables de se donner la main et de chanter le vieux negro spiritual « libres enfin rendons grâce à Dieu tout puissant ». Cinquante ans plus tard le mur de Berlin est tombé, le libre échange s'est imposé, et nous nous sentons plutôt moins libres qu'avant.

L'Amérique met en prison un pourcentage plus élevé de ses citoyens qu'aucune autre société au monde, excepté la Chine. Un grand nombre de gens se sentent prisonniers : de la drogue, de

l'alcool, de la pauvreté, de la solitude, de leur passé... Curieux que même des gens riches et qui connaissent le succès se sentent entravés.

C'est pourquoi notre société est mûre pour le message de l'Évangile de liberté. Ce devrait être le cœur de notre proclamation, mais nous sommes timides et nous mêmes entravés. Un jour une mère demanda à Gandhi de persuader sa fille de diminuer sa ration de bonbons. Gandhi lui demanda de revenir 3 semaines plus tard, ce qu'elle fit. Le Sage parla alors à l'enfant, avec succès. La mère s'étonna, pourquoi ne pas lui avoir parlé tout de suite ? Gandhi répondit : « parce qu'il y a 3 semaines, moi aussi, je mangeais trop de bonbons ».

Nous chrétiens avons également besoin de nous libérer de tout ce qui nous emprisonne si nous voulons parler de liberté de façon convaincante.

Kant affirmait qu'on ne peut expliquer la liberté, mais seulement la défendre.

La liberté chrétienne nous l'observons dans le dernier repas. La dernière Cène était un repas pascal, la célébration de la libération de l'esclavage en Égypte. Les Apôtres se sont allongés pour manger, en hommes libres, car les esclaves mangeaient debouts. Le dernier repas nous montre les étapes successives pour aller vers la liberté. D'abord il faut passer par la trahison puis par le choix, en dépassant l'état de victime, puis aller vers une liberté plus grande : la liberté de la spontanéité et celle de donner sa vie.

Trahison

Tout commence par une trahison. Pourquoi ? Nous ne le savons pas. Le mal est absurde et dépourvu de sens. Pourtant le nom de Judas peut nous donner des pistes d'explication. Jehuda est un nom nationaliste, très célèbre. Le fondateur de la dynastie des combattants contre l'occupant grec au 2ème siècle avant notre ère s'appelle Judas Macchabées, et ses descendants fonderont un bref royaume autonome, avant la conquête de la région par le romain Pompée en -60. Le surnom « l'Isariote » renvoie au mot « le sicaire », ces porteurs de couteaux qui allaient assassiner des romains dans la foule, aujourd'hui on dirait des « terroristes ». Judas appartenait sans doute à ce parti des Zélotes, mentionné par l'historien juif Flavius Joseph, parti qui voulait éliminer physiquement les Romains, les chasser du territoire, et qui multipliait les opérations terroristes. Judas a sans doute cru, comme un certain nombre de zélotes, que Jésus allait être ce « Messie-Roi » chassant l'occupant et établissant, nouveau David, un Royaume juif. Lors de l'entrée à Jérusalem, le dimanche des Rameaux, la foule était prête à suivre Jésus. Mais rien ne s'est passé. Les zélotes se sont senti trahis ? d'où la trahison de Judas... il espérait une réorganisation de l'échiquier politique. Jésus, lui, offrait une liberté radicale, un changement de fonctionnement intérieur, la sortie de toutes les contraintes sociales, mentales, physiques... donnant un nouveau sens à notre vie.

Judas a dit « que voulez-vous me donner, et moi je vous le livrerai ? » (Mt 26 15). Il ne nomme pas Jésus, il est devenu « le », c'est un des petits pas que nous prenons quand nous nous désengageons, la dépersonnalisation de la personne, Primo Lévi raconte comment, arrivés à Auschwitz, les prisonniers perdaient leurs vêtements, leurs cheveux, devenaient un numéro... Judas glisse lentement dans la trahison, à table quand Jésus dit que l'un des disciples va le trahir, il demande : « est-ce moi, Rabbi ? » peut-être est-il encore hésitant, il a pris l'argent mais n'est pas sûr de passer à l'acte. Ainsi souvent le pêcheur hésite devant le mur du péché. Aux pélagiens qui affirmaient que tout péché était un rejet pleinement conscient de Dieu, Augustin répondait que « la plupart des péchés sont commis par des gens qui gémissent et se lamentent ».

Quand Judas demande à la troupe d'emmener Jésus « sous bonne garde » veut-il le protéger de la colère des membres du Sanhédrin ? Et il donne à Jésus « un baiser chaleureux ». Comme Paul, il pourrait dire : « je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je hais » (Rom 7 15). Dans Jean même Jésus semble le pousser : « ce que tu fais, fais le vite » (13 27). Peut-être sa trahison vient-elle de sa solitude, il n'est pas aimé des autres, qui l'accusent de corruption, de voler une partie de la trésorerie du groupe. Nous avons besoin de nos amis pour nous rappeler ce que nous sommes en train de faire.

Choix.

Jésus est auprès de nous chaque fois que nous sommes privés de liberté et victimes de quelque chose. Mais il peut encore choisir. Il choisit de faire un dernier repas, plutôt que de fuir Jérusalem. Il n'est pas simplement une victime, et quand il proclame qui Il est, les soldats tombent à terre, d'après Jean.

Le mécanisme qui produit des victimes a été brillamment analysé par René Girard dans « la violence et le sacré » (1972).

Il y a aujourd'hui beaucoup de victimes : les Irlandais, les Juifs, les Arabes, les femmes battues, les enfants abusés... Souvent, certains ne plaignent pas autrui, car « eux-aussi sont victimes ! » et se jugent plus victimes que les autres... Mais on a le choix. Primo Lévi expliquait que la survie à Auschwitz dépendait de chose aussi banale que se laver, mais l'eau étant sale, à quoi bon ? Mais c'était un geste qui permettait de se sentir encore humain et pas un animal, un rebut...

Le choix est souvent très limité, mais l'Église ne sera le berceau de la liberté évangélique que si elle se tient auprès des victimes en les aidant à prendre des décisions morales plutôt que de les prendre à leur place. Si l'Église dicte une conduite, elle ne sera pas attractive, car jugée invasive.

La liberté totale, c'est faire la volonté du Père, mais c'est quelque chose que l'on admet à la fin du voyage, pas au début.

Les choix moraux de l'homme moderne sont souvent complexes, tiraillés entre de nombreux impératifs, gagner de l'argent mais aussi préserver les intérêts des salariés, protéger l'environnement, et les divorcés forcés, qui souhaitent refaire leur vie ? Et l'avortement ? Certes depuis l'origine (lettre à Diognète) les chrétiens protègent la vie à venir, mais dans certains cas que dire de la souffrance de la femme, de la complexité de sa vie et des choix à faire ? Pour aider l'autre, il faut se sentir son ami, l'aimer d'amitié, et le conseiller comme un ami peut le faire, en comprenant son cheminement.

Si l'Église dispense son enseignement « d'en-haut », loin des souffrances des gens ordinaires, elle n'enseigne rien du tout. Quand « le Seigneur parlait à Moïse face à face », Il n'avait pas l'allure d'un juge cosmique, mais Il lui parlait « comme un homme parle à un ami » (Exode 33 11). C'est seulement dans l'amitié que l'Église peut se trouver à côté des personnes en souffrance, et ils auront alors assez de confiance pour faire des choix inventifs et libérateurs, pour innover.

Jésus a innové : il a transformé sa mort en don, la désintégration de la communauté en nouvelle alliance. Nous aussi nous pouvons transformer notre sort en bénédiction.

Aux Philippines une femme guérie de la lèpre n'osait pas sortir de la léproserie tenue par des dominicains, elle avait des cicatrices, lisait le dégoût dans les yeux des gens. Et puis elle a pris conscience de sa mission : aller à travers le pays, visiter les léproseries et encourager les gens guéris à sortir dans le monde.

Au Moyen-Age le mystique dominicain Henri Suso a été victime de la malveillance d'une femme, qui a abandonné son enfant à son couvent et fait courir la rumeur qu'il en était le père. Or Henri n'a pas protesté, il a dit que tout enfant de Dieu était son enfant (ses frères ont dû apprécier!), et par la suite la femme a révélé son innocence. Cette femme avait fait de lui une victime, et librement il a revendiqué cet enfant de Dieu comme le sien.

Spontanéité

« Ceci est mon corps, livré pour vous » : tout culmine dans cet acte d'absolu liberté. La liberté dont a témoigné Jésus en pardonnant les péchés, en touchant les lépreux, en dépassant la Loi, tout culmine dans cet acte d'absolue liberté.

Beaucoup pensent que la liberté, c'est choisir entre une chose et une autre. Mais c'est beaucoup plus que cela : c'est donner une direction à notre vie, lui donner un sens, **P'insérer dans une histoire.**

Cette histoire est celle de notre pèlerinage vers Dieu, d'où nous venons. L'éthique est ce qui nous donne des forces pour rentrer à la maison. Une vie vertueuse est celle qui nous fait garder la bonne direction. Virtus signifie littéralement « **force** », les vertus cardinales : courage, tempérance, prudence et justice nous aident sur le chemin. Les vertus théologiques : foi, charité et espérance nous donnent un avant goût du Paradis.

La façon moderne d'être religieux est d'être pèlerin, en recherche pour discerner le sens et la direction de sa vie. Il ne sert à rien de dire aux gens qu'ils ne devraient pas divorcer, pas être homosexuel, pas se droguer etc, nous partons d'où nous sommes. Quand l'archevêque de Florence au XVème siècle, un dominicain, demande au seigneur Cosme de Medicis d'interdire le jeu aux prêtres, celui-ci répondit sagement : « commençons par le commencement, interdisons leur de tricher avec des dés pipés ! »

Samuel Beckett écrit : « arriver à donner forme au désordre, c'est cela la tâche de l'artiste ». c'est aussi la tâche du Pasteur. Quelque soit le gâchis que l'on ait fait de sa vie, il y a une histoire dont le dernier mot est le Royaume. Saint Thomas d'Aquin affirme que nous sommes la source de nos propres actions. Devenir vertueux n'est pas se soumettre à des contraintes extérieures, mais être poussé du plus profond de soi-même. Un rabbin dit que dans les camps, il a découvert que la liberté n'était pas quelque chose que l'on a, que l'on détient, dans les camps la liberté devenait ce que vous étiez.

Souvent nous pensons que faire beaucoup d'effort pour bien agir est plus méritant, mais Thomas pensait au contraire que les vertus nous aident à faire facilement ce qui est bien. Les vertus (les forces) sont les chemins de la liberté. Les dix commandements ne sont pas une contrainte extérieure, ils nous disent qui nous sommes. Le regret, c'est être désolé de ce qu'on a fait. Le remords, c'est se rendre compte qu'on ne voulait pas vraiment le faire.

La spontanéité, ce n'est pas faire ce qui nous passe par la tête. C'est agir à partir de ce qu'il y a de plus profond en nous. Jésus est totalement spontané, qu'Il hèle ses disciples, Zachée ou aime le jeune homme riche. On croit que plus on a le choix de produits à consommer, plus on est libre. C'est le contraire ! Il n'y a que quelques choix fondamentaux à faire, il s'agit de devenir libre et heureux en Dieu.

Pour pénétrer dans cette liberté de Dieu, il faut nous libérer de toute fausse idée de Dieu, détruire l'idole d'un Dieu fort, puissant, commandeur, qui nous piège dans une soumission infantile. Combien de vies ont été gâchées par ces croyances !

La liberté de donner sa vie

A la dernière Cène Jésus donne sa vie. Comment comprendre cela ? Nelson Mandela est un homme qui a donné sa vie pour son peuple. Il aurait pu mener une vie tranquille d'homme marié, père de famille. Il a écrit dans : « la longue route vers la liberté » que découvrant que son engagement se faisait au dépens de gens qui lui étaient proches et qu'il aimait, il ne pouvait pourtant absolument pas renoncer à briser les chaînes de son peuple.

Cette sorte de liberté est très coûteuse.

Dietrich Bonhoeffer, grand théologien luthérien pendu par les nazis, écrivait dans son Ethique : « la liberté ne réside pas dans les idées qu'on lance, mais dans l'action. Décidez-vous et sortez dans la tempête de la vie. »

III. Une mer paisible

Une autre manière de témoigner du christianisme est de vivre dans la joie. Un ami de Charles de Foucauld raconte comment après sa conversion l'ascète rayonnait d'une joie indicible.

Cela n'a rien à voir avec le sourire figé de certains chrétiens qui pensent avoir leur place retenue au Paradis. Chaque culture a son idéal de bonheur. Dans le christianisme il y a une tradition « anti-bonheur », « on est pas sur terre pour s'amuser », mentalité qui a culminé avec le puritanisme. Pourtant Saint Augustin pensait que la delectatio, le plaisir, était le ressort fondamental de toute action humaine. « Qui peut consciemment entreprendre quelque chose qui ne lui apporte aucun plaisir ? ». Pour Saint Thomas le bonheur n'est pas une émotion mais une activité, la pleine réalisation de notre être.

Le christianisme c'est la bonne nouvelle que Dieu nous a créés pour le bonheur. Lorsque Jésus parlait, il parlait « avec autorité », c'est à dire sa joie indicible d'être dans le Père. Et si traverser la mort nous rend triste, elle nous emporte vers la résurrection.

Chaque année nous rejouons l'histoire de Jésus dans notre marche de l'Avent à la Pentecôte. Notre joie, c'est de nous laisser emporter par cette histoire qui nous fait ressusciter avec le Christ.

Baptême

Lorsque Jésus fut baptisé dans le Jourdain, Il vit les cieux se déchirer et l'Esprit comme une colombe descendre vers Lui, et une voix dit : « Tu es mon Fils bien-aimé, Tu as toute ma faveur » (Marc 1 9-11)

Au musée d'Israël, à Jérusalem, un petit morceau de cuir vieux de 2 500 ans porte les mots par lesquels Aaron a béni le peuple d'Israël : « Que le Seigneur te bénisse et te garde ! Que le Seigneur fasse pour toi rayonner son visage et te fasse grâce ! Que le Seigneur te découvre sa Face et t'apporte la paix . » (Nombres 6 24-26).

Le Seigneur est joie et ce sourire s'est fait chair avec le visage de Jésus. La femme qui avait perdu sa drachme, lorsqu'elle l'a retrouvée rassemble voisines et amies pour qu'elles se réjouissent avec elle. La drachme c'est la foi, la confiance dans l'amour de Dieu et l'Église a pour rôle de réunir les gens pour qu'ils puissent se réjouir ensemble.

Si tant de jeunes sont attirés par les spiritualités mais ne veulent appartenir à aucune Eglise, n'est-ce pas parce qu'ils ne trouvent pas cette joie, cette allégresse dans nos célébrations ? Un soir à Jérusalem j'ai vu des juifs hassidiques danser de manière échevelée. J'ai vu un bonheur de cette sorte en Afrique où personne ne regarde sa montre pendant l'office. Il nous faut trouver une

musique nouvelle pour exprimer notre espérance. St Augustin évoque aussi le chant de jubilation, qui lorsque la joie devient trop grande n'a plus de paroles mais des sons répétitifs. « Envers qui, mieux qu'envers le Dieu ineffable, convient la jubilation ? ».

Après son baptême Jésus part au désert affronter le Satan. C'est alors que commencent les célébrations.

Célébrations

Lorsque les pharisiens se sont choqués que Jésus mange et boive avec des pêcheurs, Il répondit : « ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pêcheurs ».

Dans tous les Evangiles, nous entrons dans la joie qui est Dieu en commençant par une célébration, en mangeant et en buvant. Dans Matthieu Jésus est accusé d'être « un glouton et un ivrogne » (11 19). Dans Jean le premier signe qu'Il accomplit est de changer l'eau en vin, à Cana. Comme l'a écrit Dostoïevski, « Il a fait son premier miracle pour venir au secours du bonheur humain ».

Les Dominicains ont plaisir à rappeler que leur fondateur n'était pas un ascète austère, mais aimait lui aussi boire et manger, comme son successeur à la tête de l'Ordre : Jourdain de Saxe.

Le mystique du 13ème siècle Raymond Lulle disait qu'il tirait sa joie de l'existence de Dieu et de sa propre existence. Dieu se réjouit en ses créatures. L'Église ne peut rien dire de la moralité aux gens qui viennent à elle chargés du lourds fardeaux de leur histoire compliquée, menée en dehors des règles de l'Église, tant qu'ils n'ont pas compris que Dieu se réjouit de ce qu'ils existent.

Dans son roman Gilead, Marilynne Robinson décrit un vieux pasteur protestant qui va mourir et qui écrit à son fils de 7 ans combien il l'aime et se réjouit de son existence, et combien sa mère a veillé sur lui chaque moment, « elle t'aime à la manière de Dieu, sans réserve ».

Se réjouir est autre chose qu'approuver. L'approbation suppose qu'il y a un supérieur. Toutes les institutions humaines ont des systèmes d'approbation, des signaux subtils pour dire ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. Un ancien directeur de séminaire à Cleveland affirme que les prêtres développent une profonde dépendance par rapport aux signes d'approbation, surtout ceux venant de leur évêque. Le mécanisme de l'approbation nous enseigne à dissimuler, alors que le plaisir nous invite à nous montrer ouvertement tel que nous sommes.

De même les histoires des Evangiles nous font-elles aller au-delà des tentations de l'approbation accordée ou refusée par les pharisiens, jusqu'à ce plaisir que la Trinité trouve en elle-même et qui est la vie de Dieu et notre demeure. Nous oublions tout souci de promotion, de tendance ou de mode. Jésus voit les gens tels qu'ils sont. La samaritaine est émerveillée car : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait » (Jean 4 39), et Il dit à Nathanaël qu'Il l'a vu sous le figuier (Jean 1). Le regard de Jésus nous dépouille, être regardé par Jésus c'est être libéré de la honte. Aujourd'hui on construit son identité, son « image ». Mais le sourire de Jésus m'appelle à une identité qui est donnée et non construite. Car mon être profond est pur don et c'est là que je peux trouver la joie.

Acquérir mon vrai visage est le fruit de toute une histoire, un long travail. L'étape suivante de ce voyage est la montée à Jérusalem, vers l'arrestation et la mort.

La montée vers Jérusalem et vers la croix.

Jésus va à Jérusalem pour avoir part à la souffrance des êtres mortels que nous sommes. Nous ne pouvons que suivre le même chemin, en osant nous laisser toucher par la souffrance des autres hommes. Pourtant la souffrance peut durcir le coeur. Simone Weil a décrit comment le travail en usine détruisait l'âme. Les saints les plus joyeux sont aussi les plus affligés. Saint Dominique riait le jour avec ses frères et pleurait la nuit avec Dieu. St François chantait la Création et portait les

stigmates. Si nous voulons avoir part à la joie de Dieu nous devons avoir part à sa peine, la souffrance du monde. William Blake écrivait :

L'homme est fait pour malheur et joies
et quand nous savons cela,
tranquilles nous sommes ici-bas
Joies et peines, étroitement tissées,
revêtent l'âme divinisée.
Derrière chaque peine ardente
perce une joie rutilante.

J'ai vu en Afrique combien il faut avoir une espérance puissante ou bien désespérer.

Mort.

« Or Jésus, jetant un grand cri, expira. Et le voile du sanctuaire se déchira en deux, du haut en bas. Voyant qu'il avait ainsi expiré, le centurion qui se tenait en face de Lui s'écria : »vraiment cet homme était fils de Dieu ! » (Marc 15 37-39)

Le comble c'est le renversement de perspective : jusque là Dieu nous regarde, et voir Dieu c'est mourir. Sur la croix, c'est Dieu qu'on peut voir et qui ne nous voit pas puisqu'Il est mort. Il a fallu 400 ans pour que l'Église ose représenter le Christ sur la croix. Nous aussi chrétiens nous devons oser nous laisser voir tels que nous sommes, dans notre nudité, nos fragilités.

Résurrection.

« Etant entrées dans le tombeau, elles virent un jeune homme assis à droite, vêtu d'une robe blanche... Jésus le Nazaréen que vous cherchez... Il est ressuscité »... (Marc 16 5-8)

Mais les femmes se taisent car elles ont peur. On attendait une explosion de joie ...

Marc voulait sans doute que le lecteur s'identifie à ces femmes. La communauté romaine est alors amère et méfiante. Elle se sent trahi. La peur peut faire croire que l'absence de Jésus est un échec plutôt qu'une promesse.

Si l'Église veut être le témoin de la joie de la Résurrection, il nous faut nous libérer de la peur. Il y a trop de peur dans l'Église : peur de la modernité, de la complexité de la vie, peur de dire ce qu'on pense, peur les uns des autres, peur de faire des erreurs...

C'est cette peur qui risque d'éteindre notre joie, et notre capacité à présenter le Seigneur. La vertu dont l'Église a le plus besoin pour être témoin de l'Évangile est le courage. Le récit se clôt sur l'invitation de l'ange à poursuivre le voyage. Nous devons continuer à marcher, et c'est cela l'essentiel du courage.

IV. « N'ayez pas peur »

Le christianisme nous invite à un style de vie différent. Dans un monde qui a perdu ses utopies, nous devrions être signe d'espérance. Si on ne trouve pas ces qualités chez nous, c'est que nous avons peur. L'ange près du tombeau vide dit aux femmes : « n'ayez pas peur ! ». Les premiers siècles chrétiens furent une époque de grandes souffrances, l'Empire romain a été converti par le courage des martyrs. En 107 lorsque St Ignace d'Antioche est emmené à Rome pour être martyrisé, il demanda aux chrétiens de Rome de ne rien faire pour le sauver, il voulait mourir pour Jésus, comme Jésus.

Nous aussi au XXIème siècle nous vivons une période d'anxiété. Un roman nous parle d'une femme chirurgien, fascinée par l'amygdale du cerveau, un petit nœud de nerfs dans le cerveau, qui

commande la peur. Nous connaissons en Occident une sécurité en matière de santé, de confort de vie inégalée dans l'histoire. Pourtant nous sommes terrorisés par de nombreux dangers que nous avons créés : le nucléaire, l'agriculture intensive, la pollution de l'air et des eaux... En 2005 lors d'élections générales en Angleterre, on a vu les politiciens utiliser les peurs diverses pour pousser à voter pour eux. La peur mine la société et sape l'esprit citoyen.

Nous avons besoin aujourd'hui d'une bonne dose de courage chrétien mais ce n'est pas dans l'Église que nous allons le trouver, du moins en Occident.

Dans mon enfance, à la confirmation, on recevait encore une gifle de l'évêque, signe du sacrement du courage qui préparait à souffrir pour la foi. C'est dans notre communauté que nous devons apprendre à être courageux les uns avec les autres, oser se dire la vérité et s'écouter mutuellement. S'il n'y a pas ce courage dans l'Église, il n'y aura pas de « parole intelligible de Dieu ».

Mais à quoi peut bien ressembler le courage chrétien ?

Vulnérabilité.

Le mot courage vient du latin « cor », c'est à dire « coeur ». On pense souvent que le courage est une qualité de coeur « avoir du coeur au ventre », mais Aristote et Thomas d'Aquin y voyaient d'abord une qualité de l'esprit. C'est le courage de voir les choses comme elles sont, de regarder le danger bien en face.

Il n'y a pas de courage sans vulnérabilité (un ange ne peut être blessé, il ne peut donc être brave), et sans lucidité. Les gens courageux n'obéissent pas à la peur. Un jour Oscar Romero a demandé à un ami s'il avait peur de la mort, celui-ci a répondu non, mais Oscar a dit que lui avait peur. Et pourtant il a donné sa vie.

Le courage est la vertu la plus difficile à discerner chez les autres car nous ne pouvons connaître la façon dont ils perçoivent les risques. Il est très difficile de juger si Pie XII a été brave ou lâche en ne condamnant pas la persécution des juifs lors de la Seconde Guerre mondiale.

La première étape sur le chemin du courage est de se libérer des peurs illusoires, de choses qui ne sont pas vraiment dangereuses. Les combattants contre l'apartheid en Afrique du sud s'encourageaient mutuellement en citant des vers de Shakespeare, Mandela aimait « le couard meurt plusieurs fois avant que de mourir » (dans Jules César).

En Amazonie en 2005 des tireurs ont tué une religieuse qui défendait en justice les droits de petits paysans contre de riches propriétaires. Son successeur : Henri Burin des Rozières, un dominicain français, avait sa tête mise à prix.

Au coeur de notre foi il y a la croix, Jésus mort et ressuscité. Le Christ est la victime qui ne meurt plus. Charles Péguy raconte une histoire : « un homme mort monte au ciel, et l'ange, à la porte, lui dit de montrer ses blessures ; il n'en a pas. L'ange lui dit alors : tu n'as jamais rien trouvé qui vaille la peine de se battre ? »

Attente.

Pour Aristote le courage était la vertu du guerrier qui risquait d'être blessé. Pour Thomas d'Aquin c'est plutôt l'endurance. Il y a de multiples formes de courage : le courage des parents, des enseignants, des infirmières et médecins, en Afrique notamment devant de graves épidémies comme le sida ou Ebola, qui persistent malgré le danger. Le courage rend tenace. Pourtant notre société ne veut plus attendre, les magasins vendent des fruits et légumes « hors saison », au risque de la mort des pilotes d'avion, qui volent parfois 24 h d'affilée, dans des vieux avions mal entretenus... Mais les pauvres eux attendent, en Afrique, en Inde, il y a des files d'attente pour tout. Et ils attendent la justice... c'est encore plus long. Le dialogue inter-religieux aussi demande de la

patience, un dominicain égyptien, qui avait voué sa vie au dialogue avec l'islam disait qu'il fallait « une patience géologique », ce qu'un de nos maîtres appelait « le courage du futur ».

Dans l'Église aussi il faut du courage. Les laïcs en ont besoin face à une paroisse desséchée, et à des prêtres qui ne les comprennent pas, les prêtres aussi quand leur vocation leur semble futile et qu'ils n'ont plus la joie des débuts. Le cardinal Newman disait que « le chrétien est celui qui veille pour attendre le Christ ». Dans l'année liturgique l'Avent nous forme à la patience. Toute l'année est marquée par l'attente : le samedi saint nous attendons le triomphe et après l'Ascension nous attendons le don de l'Esprit.

L'année chrétienne nous enseigne la patience. Dieu n'est pas un superman céleste, un super président, Dieu est à l'intérieur du plus profond de nous-même, St Augustin disait qu'Il est plus proche de nous que nous-même, et le Coran dit qu'Il est plus proche de nous que notre veine jugulaire. Et Il nous transforme, mais lentement, nous devons mûrir.

Noël n'est pas seulement la venue d'un enfant, mais d'une Parole. Pourtant il a fallu des milliers d'années pour qu'il y ait un langage et que Dieu se dise en Jésus. Et il a fallu des effondrements politiques, des Prophètes, des scribes... « Veillez, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure »...

L'abbé Sieyès à qui l'on demandait ce qu'il avait fait pendant les 30 années de la Révolution et de l'Empire, a répondu : « j'ai survécu » ! Mais cela ne suffit pas. Thomas d'Aquin nous dit que la patience consiste à ne pas laisser l'adversité détruire sa joie.

La colère qui pousse à la lutte contre le mal est une bonne colère. Un jésuite : Bede Jarrett affirmait : « le monde a besoin de colère ; il tolère souvent le mal parce qu'il n'est pas assez en colère ». L'Église ne doit pas avoir peur de la colère et ses pasteurs devraient encourager sa libre expression, mais positive. Quand nous chantons certains versets de l'Écriture nous nous mettons debout pour montrer que nous sommes des citoyens du Royaume et pour montrer que nous avons confiance.

« Le Seigneur soit avec vous »

Le prêtre prononce cette phrase au moment de l'eucharistie et les fidèles répondent : « et avec votre esprit ». Ce sont des mots qui donnent courage, car ils disent que nous ne sommes pas seuls, que le Seigneur est avec nous. La peur avait enfermé les disciples dans la chambre haute. La peur isole. Le courage refuse l'isolement. Lacordaire a refondé l'ordre dominicain en France au 19^{ème} siècle et il se réjouissait de pouvoir prêcher de nouveau librement. Il dit : « je me rendis compte qu'il y a quelque chose d'inaliénable dans l'homme, quelque chose de divin et d'éternellement libre – la Parole ! La Parole m'avait été confiée, parce que je suis prêtre et je devais la porter jusqu'au confins de la terre. » Mais le courage de parler appartient à tous les chrétiens, par la vertu de leur baptême, pas seulement aux prêtres. Souvent nous ressemblons aux femmes du tombeau, incapables d'ouvrir la bouche parce que nous avons peur.

Chesterton écrivait : « le courage est presque une contradiction dans les termes ; il signifie un puissant désir de vivre qui se traduit en une acceptation de la mort ». Il y a deux façons de parler de la mort : la fin ou la libération. Et les deux sont indispensables. Car enfin il est terrible de mourir, nous aimons le corps de ceux que nous aimons, et nous aimons notre corps. Herbert McCabe a écrit : « Nous avons de bonnes raisons d'être en colère à cause de la mort et la colère fait partie du deuil. Et nous avons de bonnes raisons d'être en colère contre Dieu ».

Mais on peut aussi voir notre mort comme le passage vers Dieu. C'est la vision de tous les saints. François d'Assise, peu avant sa mort, a rajouté un verset à son Cantique du Frère Soleil : « Loué sois-tu Seigneur, pour notre sœur la mort corporelle, à qui nul être vivant ne peut échapper. »

On peut donc voir la mort de deux manières différentes, comme l'histoire de notre destruction finale et celle de notre libération en route vers la longue histoire de l'éternité. Pour voir le rapport entre les deux revenons à la mort du Christ. Sa mort a été horrible et il a demandé : « Père, éloigne de moi cette coupe », et Il s'est écrié « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Mais en même temps, Il dit au bon larron « aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis », et au Père « en tes mains je remets mon esprit ».

Il nous faut les deux histoires pour trouver courage et espérance.

Mais il y a autre chose : dans le Christ, la totalité de l'histoire de notre vie est embrassée par Dieu et ouverte à l'infini. La mystique Julienne de Norwich assurait que « tout sera bien ».

V. Le corps électrique

L'enseignement chrétien dit qu'avoir un corps est fondamentalement une bonne chose. Pourtant beaucoup de chrétiens sont mal à l'aise dans leur corps. Il faut reconnaître que bien des théologiens ont méprisé le corps ; car ils combattaient des doctrines dualistes qui séparaient spirituel et matériel. Le gnosticisme affirmait que le monde avait été créé par un dieu mauvais, et le salut devenait une fuite hors du corps. Saint Augustin a été manichéen avant de devenir chrétien, Saint Dominique a combattu le dualisme des albigeois, Descartes a séparé l'esprit du corps.

Pourtant nous ne sommes pas des esprits prisonniers d'un corps mais des êtres corporels, et tout passe par l'intermédiaire du corps. Un cardinal australien qui mesurait deux mètres de haut a répondu à quelqu'un qui lui demandait ce qu'il retenait du concile de Vatican II : « les sièges étaient trop petits ! »

Le christianisme comme le judaïsme insistent sur le lien entre l'amour de Dieu, qui nous a créés corps et âmes, et le souci du corps de notre prochain, vêtir ceux qui sont nus, nourrir les affamés, soigner les malades... C'est dans notre corps que nous rencontrons Dieu. Jean dit du Verbe dans sa première Lettre « ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché ».

Selon Luther le péché d'Adam et Eve a courbé nos corps, nous sommes repliés sur nous mêmes. La grâce est ce qui nous permet de nous redresser, de nous tenir droit et de nous ouvrir vers l'extérieur. Dans toutes les traditions religieuses la prière est étroitement liée au fait que le corps retrouve une position naturelle et bonne. Dans le christianisme nous avons souvent oublié ce caractère physique de la prière. Dans une communauté dominicaine en Inde une sœur, convertie de l'hindouisme, nous a appris à prier en respirant et en faisant des gestes de yoga.

Une fausse religiosité, mécanique, nous rend insensible et paralyse notre corps. Quand nous adorons le vrai Dieu, notre corps est bien vivant avec le toucher, le goût et l'odorat, la vue et l'ouïe. Une des façons de remercier Dieu et nos parents pour notre vie, c'est de prendre soin de notre corps.

Dans le mariage chacun « donne » son corps à l'autre, et ce don est un acte eucharistique. Cela peut sembler blasphématoire, mais le lien entre la sexualité et l'eucharistie est profondément traditionnel.

Notre société ne comprends plus ce lien. D'une part il y a banalisation du corps, le sexe est une récréation. D'autre part on trouve des T-shirts avec l'inscription « Heureux d'être A », A comme asexués. C'est plus du désintérêt que du dégoût, l'idée qu'il y a plein d'autres choses à faire plus passionnantes.

Le point de vue chrétien sur la sexualité est différent : elle est considérée comme précieuse, c'est une dimension fondamentale de notre humanité. Saint Jean Chrysostome protestait contre les chrétiens qui voyaient la sexualité comme honteuse, et les accusaient d'être hérétiques. En effet des courants « encrastiques » refusaient le corps et le mariage.

Mais l'autre problème actuel de la relation avec le corps est que nous le considérons comme un objet. Si le corps est une sorte de machine à laver, je peux en faire ce que je veux, gâcher du plâtre ou faire de la pâtisserie... En effet John Locke a établi au 17ème siècle sa théorie de la personne humaine sur la notion de possession, « possession de sa propre personne ».

L'Église a un enseignement clair sur la sexualité : entre personnes mariées, de 2 sexes différents et ayant ou voulant des enfants. De nombreux catholiques sont éloignés de cet idéal : ils sont divorcés, remariés, vivent en concubinage, parfois du même sexe, pratiquent la contraception. En fait les catholiques se comportent comme les autres membres de la société.

Que doit faire l'Église face à cette situation ?

Elle peut insister fortement sur l'enseignement ; dans ce cas elle sera de plus en plus déphasée, et risque de devenir une « secte », incapable de transmettre la Bonne Nouvelle. Bien des catholiques ne restent dans l'Église qu'en ignorant son enseignement sur la sexualité, mais alors cela affaiblit son message général, on peut fermer les yeux dans d'autres domaines... cela entraîne le développement de l'hypocrisie.

Dans la réalité on redit l'enseignement, puis on accueille tout le monde, c'est « la solution pastorale ». C'est humain mais peut-être lâche.

Pour moi, je n'ai pas la solution, mais le point de départ est la dernière Cène. La communauté s'effondre, Jésus assume la crise et la rend féconde. La dernière Cène nous invite à ne pas fuir les crises mais à les assumer, en ayant confiance dans le fait qu'une crise porte des fruits.

C'est vrai pour tous, quand un jeune moine dit à son supérieur qu'il ressent le besoin de quitter le couvent le supérieur lui demande: « comment s'appelle t'elle ? ». J'ai vécu cela avant de réaliser que je devais suivre le chemin que le Seigneur me demandait de suivre.

La chasteté est une vertu passée de mode. Pourtant c'est une vertu à laquelle nous sommes tous appelés, mariés, célibataires ou religieux. La chasteté guérit notre amour en le libérant de l'illusion. Nous apprenons à mener notre vie, avec les engagements que nous avons pris. On entre dans le réel, on quitte l'illusion. L'illusion n'est pas l'imagination, qui elle, est féconde. L'illusion est une forme de désespoir. La chasteté nous libère de l'illusion et fait de notre coeur de pierre un coeur de chair. Être chaste c'est vivre dans l'ordre de la raison dit St Thomas. La passion et le désir nous emmène dans l'illusion, la chasteté nous ramène sur terre.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a plus de plaisir, d'érotisme dans notre vie. Certains disent même qu'il est au coeur de notre relation à Dieu. « l'amour que Dieu a pour l'humanité est Eros... La conséquence, c'est la vie avec Dieu. » La passion fait que nous divinisons l'être aimé, or nous sommes fait pour Dieu... Rilke avait compris que dans un couple, chacun demeure seul, et que dans un bon mariage, chacun accepte une certaine distance. Ceux qui font vœux de célibat se font parfois une image romantique de la vie à deux et ressentent de la colère contre l'Église qui refuse cette vie mariée.

A l'opposée certains voient l'autre comme un objet à consommer, un morceau de viande, le désir nous transforme en prédateurs. Le corps est un sujet et la personne regardée nous regarde.

Le tableau de « la Vénus d'Urbino » de Titien n'est pas pornographique car son visage intelligent nous contemple, un regard serein, occupé à ses propres pensées. St Augustin qui connaissait bien la

sexualité y voyait plutôt la recherche de domination que celle du plaisir sexuel. Cette libido dominante, c'est ce qui pousse à prendre le contrôle et à se faire Dieu.

La reconquête du désir sexuel est de réaliser qu'il va vers une personne et non vers un objet. L'éthique chrétienne devrait nous aider à vivre notre sexualité à la lumière de l'eucharistie. Notre enseignement n'est pas le permis et le défendu. Souvent les gens espèrent que l'Église va assouplir les règles, comme le gouvernement allonge les heures d'ouverture des magasins. Mais l'éthique ne concerne pas ce qui est permis et défendu, elle cherche le sens de ce qu'on fait. Ce que dit le christianisme, c'est que l'acte de donner son corps à quelqu'un a un sens profond, et si nous couchons avec n'importe qui, nous ne sommes plus dans le sens, nous ressentons frustrations et souffrances.

Le sexe sans amour est une perversion de la communication.

Peu de gens donnent au sexe le sens profond que lui donne la tradition chrétienne.

De plus il est beaucoup plus difficile aujourd'hui d'être fidèle : nous vivons beaucoup plus longtemps, le mariage peut durer 50, 60 ans contre 10 ou 15 ans dans les temps anciens. Cela explique pourquoi nos contemporains se comportent comme ils le font.

Si la chasteté nous fait vivre dans le monde réel, commençons par regarder les visages. Maître Eckhart, mystique dominicain du 14ème siècle, comme Thich Nhat Hanh, bouddhiste du 21ème siècle font commencer la vie contemplative avec le sens de la réalité présente, c'est à dire l'attention. Seul le moment présent est réel, c'est en ce moment que je peux rencontrer Dieu et les autres. Jésus, alors que les soldats sont en route pour l'arrêter, mange et boit avec ses apôtres, il n'attend pas le futur, il **est** dans le présent.

Nous devons aussi aimer et être capable de solitude, et ne pas séparer notre amour pour Dieu et notre amour pour les gens. En tout amour on peut ménager une place pour que Dieu y réside. Nos amours ne sont pas en concurrence avec Dieu, il n'y a qu'un amour, qui est Dieu, présent, qu'on le reconnaisse ou non, en tout amour.

Dans notre culture les histoires répètent toujours la même chose, un jeune homme et une jeune fille qui s'aiment et se retrouvent au lit. Mais il y a bien des façons d'aimer et d'exprimer son amour ! Les saints, mariés ou non, nous apprennent d'être libres d'aimer autrement que nous l'enseigne notre société, à partir en mission...

Enfin nous avons besoin que la prière rappelle à nos corps qui nous sommes. L'ancienne liturgie était pleine de mouvements. Notre corps doit participer à l'adoration.

Autre risque : Dickens évoquait une dame qui avait « une charité télescopique », c'est à dire qu'elle ne pouvait rien distinguer de plus proche que l'Afrique. Elle aimait les africains mais ne remarquait pas ses enfants. Déjà au 12ème siècle un abbé prévenait les moines contre « un amour qui en s'adressant à tous n'atteint personne ». Dieu est toujours celui qui aime plus qu'il n'est aimé.

L'amour doit conduire à rendre l'autre plus fort, plus indépendant.

Dieu est là pour rendre notre vie féconde.

VI. La communauté de la vérité

Si le christianisme doit s'épanouir et témoigner de la Bonne Nouvelle, être véridique est essentiel. Mais la société actuelle n'a pas grand respect pour la vérité. En Occident nous avons une grande tradition de respect de la vérité, considérée comme une valeur en soi qui relevait de la dignité

humaine. Cette tradition était fondée sur la pensée d'Aristote, et de Kant. C'était une question d'honneur. Aujourd'hui ce sens de l'honneur a largement disparu.

Certains demandent une transparence totale, mais cela n'a rien à voir avec la vérité. Les émissions de télé-réalités se transforment en voyeurisme de faits graveleux et sinistres.

Rechercher la vérité c'est avoir foi en la raison, c'est se demander pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien, pourquoi suis-je fait, où puis-je trouver le bonheur ?

Paradoxalement, l'une des contributions du christianisme à l'Europe actuelle pourrait être de croire en la raison. La devise de l'Ordre Dominicain est Veritas. Dominique a fondé son ordre dans une taverne, en discutant avec le tavernier cathare, et nous pensons que Dominique n'a pas pu passer toute la nuit à répéter : tu as tort, tu as tort... Il l'a converti par le dialogue et la raison.

Bertrand Russel, apôtre de l'athéisme refusait un jour de discuter avec un jésuite de l'existence de l'univers. Il prétendait que la question ne se posait pas. La mission du christianisme en Europe est bien de poser les questions difficiles et de chercher des réponses. Il peut paraître incroyable aux héritiers des Lumières que ce soit le christianisme qui se fasse l'avocat de la raison. Et pourtant des sociologues ont montré par des études en Suède, au Canada, aux Etats-Unis, que lorsque les gens s'éloignent du christianisme institutionnel, ils sont prêts à croire n'importe quoi. D'où le succès des sectes, et les superstitions diverses qui foisonnent.

L'Église a donc à apporter, mais doit aussi se laisser enseigner. Le pape Benoît XVI avait choisi à Munich pour son blason épiscopal un coquillage, car St Augustin, se promenant sur une plage, avait dit qu'on ne peut pas plus faire entrer la pleine vérité de Dieu dans nos mots qu'on ne peut faire tenir la mer dans un coquillage.

Dès que les religieux parlent de vérité, tout le monde s'inquiète. Il est vrai que dans le monde entier des disputes sur la vérité entre gens de croyances différentes entraînent des accès de violence terrible, et même à l'intérieur d'une religion il y a des contestations. Les chrétiens affirment que la Bible est vraie, mais il y a une prolifération d'interprétations, certaines plus bizarres les unes que les autres.

Pourtant nous croyons que la vérité doit être poursuivie patiemment et avec humilité. Prétendre qu'on possède la vérité entraîne la haine et la violence, croire qu'ensemble on peut parvenir à la vérité peut réconcilier les différences.

On accuse l'Église d'être obsédée par le sexe, mais pendant des siècles elle a été obsédée par le mensonge. Dans l'Enfer de Dante les punitions les plus légères sont pour ceux qui se sont laissés entraîner par leurs passions, ensuite il y a les violents, mais le coeur glacial de l'enfer est réservé aux menteurs, fraudeurs, faussaires, qui affaiblissent la communauté. Les mots peuvent tuer. En 2005 la revue US Newsweek a évoqué une profanation d'un Coran dans la prison de Guantanamo, où des terroristes étaient interrogés. Les émeutes qui ont suivi dans cette prison ont fait 15 morts ! Et ensuite Newsweek s'est rétracté, l'information n'était pas sûre !

Si nous aimons la Parole de Dieu, nous devons avoir grand respect pour toute forme de parole, sachant qu'elle a le pouvoir de blesser ou de guérir. Quand le prêtre a lu l'Évangile, il embrasse le Livre.

Au-delà du soupçon

Notre société est brisée par la méfiance, le soupçon. La vérité n'est pas un juste rapport de faits. Alasdair MacIntyre a dit que les faits ont été inventés au 17ème siècle. Jusque là les scolastiques et Aristote imposaient une certaine vision du monde. Puis les Lumières ont imposé la vision scientifique, détachée, rationnelle. Mais les choses ne sont pas si simples. Comment être sûre de percevoir exactement les choses ? Chesterton disait : « il y a deux sortes de gens, ceux qui acceptent les dogmes et en ont conscience, ceux qui acceptent les dogmes et n'en ont pas conscience. » Il ajoutait : « les arbres n'ont pas de dogmes. Les navets sont extraordinairement large d'esprit ».

Thomas d'Aquin pensait que pour voir les choses telles qu'elles sont, nous devons être des contemplatifs. La contemplation est la tranquille présence à ce qui n'est pas soi, en résistant à l'envie de la posséder ou de l'utiliser. Thomas aimait cette formule d'Aristote : « l'âme, en un certain sens, est tout ». Comprendre ce qui est autre nous fait grandir. La contemplation c'est être présent à l'autre dans notre humilité. Mais c'est une dure discipline : il faut briser l'égoïsme. Dans l'égoïsme nous vivons dans un monde dont nous sommes le centre, un monde où nous décidons spontanément de tout en fonction de ce qui nous plaît. Wittgenstein disait : « prenez votre temps ! » La spiritualité de la vérité nous incite à ralentir, à être calme, à permettre à notre coeur de s'ouvrir. Il s'agit d'être attentif au monde. Pour Thomas le monde est l'expression de la générosité de Dieu. St Augustin a écrit à la fin de ses Confessions XIII34 : « tous ces travaux que Vous avez accomplis, nous les voyons. Nous voyons, que tous ensemble, ils sont très bons, car c'est Vous en nous qui les voyez et c'est Vous qui nous avez donné l'Esprit par lequel nous les voyons et Vous aimons en eux ».

Un psychiatre en Australie avait remarqué que malgré leur bonne volonté et leurs efforts, les psychiatres de l'hôpital ne pouvaient se défaire de leur condescendance vis à vis des malades, alors qu'une religieuse les traitait spontanément sur un pied de totale égalité.

Dans la Bible le Satan est le père du mensonge, et sa façon de mentir est de semer le doute et la méfiance entre Dieu, Adam et Eve. L'amour fait attention aux gens, mentir c'est les regarder sans bienveillance. Dans la Bible le conflit entre vérité et mensonge, c'est le conflit entre la Parole de Dieu, qui donne l'être et le fait se développer, et la parole de l'accusateur, qui sape, rabaisse et dénigre.

Aujourd'hui les médias recherchent la vérité, à la mode du 18ème siècle et de nombreuses dénonciations, d'abus sexuels notamment, sont une bonne chose puisqu'elles y mettent fin. Mais prenons garde aux excès d'émissions réalité, qui déversent leurs tonnes de boues et donne de la société une image de perversité générale, engendrant le doute, le scepticisme, le désespoir.

L'Église pourrait devenir aujourd'hui un lieu de « rafraîchissement », par la prière régulière, le silence et l'étude. Nous avons besoin d'oasis de silence et de gratitude, où nous pouvons éclaircir notre regard, à la manière du Fils prodigue qui est « rentré en lui-même » et s'est rappelé qu'il était en vérité le Fils de son Père.

VII. Je suis parce que nous sommes

L'épître à Diognète nous dit que les chrétiens sont dans ce monde mais ne sont pas de ce monde. Que veut-il dire par là ? Chrétiens nous pensons que nous serons chez nous dans le Royaume, mais le Royaume n'est pas un lieu éloigné. C'est l'unité de tous les êtres humains dans le Christ. Dans l'épître aux Colossiens 1 17-20 Paul nous dit que Christ est Celui en qui toute la Création est réunie

dans l'unité. Le dominicain Herbert McCabe a insisté sur le fait que le baptême n'est pas le sacrement qui marque l'appartenance à l'Église, il est le sacrement d'appartenance à l'humanité.

Comment échapper à notre égo, à notre égocentrisme ? Dans la parabole de l'homme riche qui voulait construire de nouveaux greniers, les mots je et mon sont utilisés onze fois. Dieu l'appelle « insensé », c'est sévère, mais c'est aussi libérateur, libérateur de l'égocentrisme.

En fait c'est l'humilité qui permet de s'éloigner radicalement de l'égocentrisme. L'humilité était profondément méprisé par les Grecs, Aristote, et par les Romains. Pourtant il ne s'agit pas de mépris de soi. Grâce à l'humilité, je demeure en moi, satisfait d'être qui je suis. C'est une libération de la rivalité, du besoin de se mesurer sans cesse aux autres.

Depuis les débuts du christianisme jusqu'au 17ème siècle l'humilité a été considérée comme une des plus importantes valeurs chrétiennes. Mais depuis Descartes et son « cogito ergo sum », « je pense donc je suis », devenu aujourd'hui « je consomme donc je suis », l'humilité devient une sorte de suicide mental.

Dans la culture africaine une personne devient une personne en s'intégrant à la communauté et en y jouant son rôle. Ce sens communautaire de l'identité n'est pas sans danger comme le sait celui qui a grandi dans un petit village. Mais aujourd'hui l'Occident a besoin du « je suis parce que nous sommes ». Antoine le Grand, Père du désert d'Égypte, disait « notre vie et notre mort ont lieu avec notre prochain ». Ce n'est pas pour nous une idée étrangère, elle a servi à la lutte pour formuler le mystère de la Trinité : un seul Dieu, trois Personnes, pure relation. Ce qui distingue les membres n'est pas qu'ils ont chacun leur boulot : Créateur, Rédempteur et Sanctificateur, c'est la relation qu'ils ont l'un avec l'autre. Quand on cesse de comprendre la personne humaine comme fondée sur la relation, la doctrine de la Trinité se met à avoir l'air d'une bizarre mathématique céleste.

Mais comment garder un juste équilibre dans la communauté ? Nazisme et communisme ont montré comment le groupe peut « avaler » l'individu. L'histoire de l'aveugle-né en Jean 9 nous parle d'un homme qui apprend à dire « je » avec dignité. Les disciples, les voisins, les pharisiens parlent de lui, ses parents refusent de parler pour lui, et en effet il s'exprime, jusqu'à confesser sa foi : « je crois Seigneur ». C'est l'histoire d'un homme qui trouve sa propre voix = voie. L'aveugle apprend à dire « je » en entrant dans la communauté des disciples.

Je comprends qui je suis et je deviens celui que je suis appelé à être dans l'échange avec mes frères et mes amis. Mais il est dur de devenir quelqu'un. Les échanges passent par des étapes de perplexité et de résistance, ces moments où je découvre que les autres n'acceptent pas l'image que je me fais de moi-même.

Dans l'histoire de l'aveugle-né, les pharisiens disent souvent « nous ». C'est un sens de l'identité collective qui exclut et Jésus et l'aveugle. Les pharisiens sont appelés à la conversion.

L'Église devrait être un lieu où nous apprenons à échanger, à entrer dans un dialogue. Les européens croient mais sans vouloir appartenir. Les jeunes ont une grande faim de Dieu mais se méfient de toutes les institutions qui auraient des prétentions sur eux. Ils ont peur que le « nous » étouffe leur « je » précaire mais la communauté chrétienne devrait être un endroit où l'on apprend à dire « je » avec confiance, comme l'aveugle-né. Cela suppose que les responsables chrétiens fassent très attention à parler aux gens et pas des gens ! Car le risque est grand que le « nous » de l'Église ne soit oppressant. Il nous faut créer des espaces de silence où l'on entende les voix douces et fragiles. Dieu a dit à Catherine de Sienne : « j'aurais très bien pu faire les êtres humains de telle sorte que chacun ait tout, mais j'ai préféré distribuer différents dons à différentes personnes pour qu'ils aient besoin les uns des autres ».

Une grande partie de l'année liturgique est dite « ordinaire ». Quand Thomas Merton est sorti de son monastère pour la première fois pour se rendre à la ville voisine, il était émerveillé par le sentiment de beauté qu'il éprouvait de la part des inconnus qu'il croisait. Et il pensait : « si seulement nous pouvions tous nous voir ainsi, avec un regard d'amour affectueux, il n'y aurait plus de guerres, plus de haine, plus de cruauté, plus de convoitise... ». L'Église devrait être une communauté où se révèle la beauté de ce qui est ordinaire, parce qu'en Dieu dont le centre est partout et la circonférence nulle part, personne ne devrait se sentir en marge.

VIII. Citoyens du Royaume

Se dire chrétien c'est refuser l'identité fondée sur l'exclusion. Pourtant c'est largement le cas des identités : être anglais pendant des siècles signifiait être « contre » les français ! Le mot solidarité a aussi des connotations « contre » autrui.

Je vois trois façons possibles d'exprimer le sentiment d'appartenir à la communauté humaine dans son ensemble :

- en refusant les idoles et fausses divinités de la richesse
- en nous nous remettons au vrai Dieu, en qui nous trouvons l'unité
- en devenant attentif, à travers Jésus-Christ, aux cultures étrangères

Ne sont-ils pas humains ?

Nous comprenons ce que c'est d'être unis parfois dans la crise et le déni. Ainsi on dit que l'ère moderne est l'ère des droits de l'homme, et ceux-ci ont été exprimés pour la première fois dans le sermon dominical de Antonio Montesinos. Il accuse les conquistadores espagnols sur l'île d'Hispaniola d'avoir massacré des indiens paisibles et mis un grand nombre en esclavage. Et il ajoute : « ne sont-ils pas humains ? » mais c'est peut-être parce qu'ils étaient confrontés à un tel manque d'humanité que les frères dominicains ont compris que tout être humain est porteur de droits inaliénables.

C'est ainsi que le carnage des deux guerres mondiales a contribué à la fondation des Nations-unies et à la Déclaration universelle des Droits de l'Homme en 1948.

Le tsunami de décembre 2004 a provoqué une immense réponse de la générosité mondiale. Et les organisations caritatives ont constaté aussi une augmentation de la générosité envers d'autres causes.

Pourtant nous devons regarder en face les zones d'ombre de notre société. Le trafic de drogue fait plus de bénéfices que le commerce du pétrole et le réseau criminel pourrait finir par gouverner le monde. Partout les pauvres de la planète sont entraînés dans l'économie criminelle. Quelle aide peut offrir l'Église ? d'abord lutter contre l'extrême pauvreté, qui a effectivement reculé ces dernières années. Il y a 20 ans la moitié de l'Asie vivait dans l'extrême pauvreté. Aujourd'hui ce % est tombé à 15 % et les économies chinoises et indiennes sont florissantes. Mais le nombre d'Africains réduits à l'extrême pauvreté a doublé. L'Église catholique fournit à elle seule 1/4 de l'aide médicale apportée à l'Afrique. Les malheureux sont « la chair de notre chair » et Isaïe nous enjoint de ne pas nous dérober devant celui qui est notre propre chair. Mais on est souvent dépassé et plein de culpabilité.

« tu n'auras pas d'autres dieux devant moi »

Dans l'Écriture on ne se bat pas contre l'incroyance mais contre l'idolâtrie. Trois idoles dénaturent notre village global : l'entretien d'un désir sans limites, l'absolutisation du droit à la propriété privée, et l'argent.

Contre le désir sans limites il y a la tempérance. Pour Thomas d'Aquin la tempérance est une des 4 vertus cardinales Elle n'est pas très excitante, mais elle est indispensable à la paix et au bonheur. Vin, nourriture et sexe en excès menacent notre survie. Au Moyen-Age le Satan est représenté comme une énorme bouche, qui avale tout ce qui passe. En 1714 Mandeville affirme que l'avidité est bonne car elle augmente la consommation et donc le marché. Le consumérisme nous rend toujours plus désirants et toujours plus insatisfaits. Il rompt notre lien avec la réalité, une voiture ne sert pas à aller au travail mais à attirer des jolies filles etc. La tempérance nous remet les pieds sur terre. L'intempérance est nuisible aux personnes, aux sociétés et à la planète.

Thomas d'Aquin défend la propriété privée non comme un droit absolu mais pour son utilité. Ainsi lorsque les riches sont dans la surabondance alors que les pauvres connaissent des besoins urgents, les pauvres ont un droit sur les biens des riches, car la Création de Dieu appartient à tous. Il parle d'un droit conditionnel et non absolu à la propriété. Basile le Grand compare les riches qui accaparent à des gens qui louent plus de places au théâtre et empêchent les autres de voir la pièce. Ainsi la propriété privée est-elle bonne dans la mesure où elle est au service du bien commun. Au 16ème siècle en Angleterre la clôture des biens communaux, par la force et l'intimidation, a représenté un vol des pauvres, qui étaient jusque là protégés par la coutume. Aujourd'hui nous avons perdu le sens d'une relation équitable entre propriété privée et bien commun. Il est fou que les 400 américains les plus riches puissent posséder davantage que des millions de pauvres d'Afrique et d'Asie.

Enfin notre société met au pinacle le dieu argent. Zygmunt Bauman pense que nous sommes sortis du capitalisme pour entrer dans une nouvelle société « liquide ». Autrefois nous produisions des biens, les entreprises avaient besoin des travailleurs. Aujourd'hui on vend des signes, des symboles, de l'information, des marques. Seul compte la libre circulation de l'argent. Thomas d'Aquin était très respectueux de ses adversaires mais il emploie le mot stupides pour désigner ceux qui pensent que tout obéit à l'argent. « Insensé » dit Dieu à l'homme riche qui voulait se construire des greniers pour ses récoltes. Comme Dieu l'argent est dépourvu de matérialité. Nous chrétiens devons refuser de nous soumettre et demander à quoi sert l'argent. Posons la question : pourquoi devrions nous nous plier aux exigences de l'argent ? l'argent existe t'il pour être au service de l'humanité ou sommes-nous ses esclaves ?

Le don de la parole

Nous n'aimons pas les gens en général. Dieu ne se complaît pas dans les hommes en général, mais en chacun de nous en particulier. Nous avons été créés capables d'amitié, c'est à dire capables de résister à la dégradation des liens en relations de propriété, d'exploitation, de domination et de violence. La solidarité humaine est la mise en œuvre d'une capacité d'amitié.

L'unité humaine est fondée sur notre capacité à nous parler. Les animaux sont déterminés par leur corps, nous, nous pouvons communiquer par des moyens et des langages que nous avons inventés. Le langage évolue, l'anglais s'est profondément démocratisé depuis 40 ans, les expressions de préjugés de classe ont disparu, il s'est enrichi de vocabulaire du monde entier. La solidarité crée un monde de sens qui nous est commun. Jésus est la parole de l'Eternel, la communication que Dieu fait de Lui-même, et Il est le sens de l'histoire humaine. La résurrection est la victoire du sens sur tout ce qui menaçait de le détruire.

Des sociologues disent que manger un hamburger, surtout dans le temple de MacDonald ressemble à un rite sacré, signifiant le sacrement de l'appartenance à une communauté universelle.

Communier dans le Christ c'est entrer dans un monde dans lequel il n'y a plus de violence, ni de rivalité. Au Rwanda à la fin de la guerre des religieux et religieuses ont communiqué ensemble inter-ethnies alors qu'ils avaient perdu des centaines de membres de leurs frères et sœurs, et que les balles sifflaient encore au-dehors de l'église...

Le langage est un moyen de communication mais aussi un vecteur d'hostilité. Certains pensent que si nous sommes devenus cosmopolites, citoyens du monde, c'est parce que nous sommes capables de comprendre les histoires des autres. Ainsi, anglais du 21^{ème} siècle, je peux lire Homère, des auteurs chinois ou japonais. En tant que chrétien je peux entrer par l'imagination dans les histoires d'autres traditions religieuses, soufis, juives, autres... le dialogue inter-religieux n'est pas seulement un moyen de maintenir la paix, il devrait faire partie de ma quête religieuse chrétienne. Lorsque les Etats nationaux étaient tout puissants, l'Église invitait à dépasser les clivages nationalistes. Mais aujourd'hui que les Etats sont faibles, qu'une culture consumériste délétère se répand partout, l'Église devra jouer le rôle d'une contre-culture, qui défend ce qui est petit et menacé.

IX. Choc radical

L'Église s'est scindée en deux groupes antagonistes, en Autriche, en Hollande, dans plusieurs pays d'Amérique latine et surtout aux Etats-Unis. On parle de divisions entre libéraux et conservateurs mais cela n'explique pas vraiment cette division. Les gens parlent de tradition, mais celle-ci est très variée. Ainsi Vatican II a été en partie un retour à l'époque qui a précédé le Concile de Trente, un retour à l'Écriture et aux traditions des premiers siècles.

J'évoquerai donc les catholiques du Royaume et les catholiques de la Communion. Certains catholiques voient d'abord l'Église comme le Peuple de Dieu en marche vers le Royaume ; d'autres y voient d'abord l'institution, la communion des croyants. L'idée que je veux défendre en tant que catholique, c'est que nous avons besoin des deux identités et que la tension qui existe entre elles est dynamique et féconde.

En 1965 le jésuite Karl Rahner, le dominicain Edward Schillebeeckx, et le prêtre suisse Hans Küng publièrent la revue *Concilium*, qui mettait en avant le Christ, qui avait touché les lépreux, tendu la main aux étrangers, et renversé les barrières entre les êtres humains. Leur théologie était tournée vers l'extérieur, ils étaient heureux que Jean XXIII ait ouvert les fenêtres de l'Église pour y laisser entrer le grand air. Pour eux il n'y avait pas de Révélation sans Libération. De là ont découlées toutes sortes d'actions, les luttes contre la guerre du Viêt-Nam, les différentes théologies de la libération en Amérique latine, la défense des droits des femmes... J'étais étudiant à Oxford et à Paris et nous passions une grande part de notre temps à manifester...

Et puis il y a les catholiques de la Communion. Leur revue *Communio* est publiée à partir de 1971, sous la direction d'Urs von Balthasar, avec comme rédacteurs Joseph Ratzinger, Henri de Lubac... qui avaient contribué aussi à la revue *Concilium*, mais qui étaient inquiets des dérives des bagarres d'étudiants. Pour *Communio* il nous faut proclamer fermement notre foi, trop de modernité éloigne de notre identité, l'important, plus que l'Incarnation, c'est la Croix, c'est le Christ crucifié. Au cœur de la vie de l'Église il y a l'adoration et la doxologie.

Aux Etats-Unis ces dernières années des quartiers entiers ont été rasés pour faire place à des lotissements modernes avec des supermarchés anonymes. Les habitants ont été dispersés, ils n'avaient plus de repères affectifs, sociaux et ils se sont regroupés de manière identitaire. Dans l'Église nous souffrons tous de cet état de choc radical. Il fallait certes que l'Église s'ouvre au

monde moderne, mais elle l'a fait au moment même où le monde moderne s'est mis à douter de lui-même. La plupart des catholiques quelque soit leur parti souffrent d'avoir perdu leur maison commune, leur chez eux. Le rejet des vieux chants, des pratiques ancestrales de dévotion, pèlerinages, processions, l'éviction des statues des églises, est allé de pair avec la chute du nombre des fidèles, la hausse des clercs partant se marier. Et la société civile a été aussi détruite par la dislocation des familles, suite à l'éloignement professionnel, puis par le chômage, la montée de la précarité, l'omniprésence des drogues. Il y a eu double destruction, et on comprend le désir de reconstruire la maison commune. Mais les deux communautés ont subi un choc radical suite aux déceptions concernant leurs rêves et espoir. La théologie de la libération échouait à sauver les peuples de la misère, on allait pas vers un monde plus juste.

Bien des catholiques sont pleins de colère provoqués par le choc radical. Maintenant des catholiques qui se sentent « libéraux » sont plus à l'aise avec les protestants libéraux qu'avec leurs frères catholiques traditionnels. L'Église anglicane aussi est en souffrance, notamment en 2005 avec l'ordination de prêtres activement homosexuels.

L'archevêque de Cantorbéry, Rowan Williams, a dit alors : « nous ne devons pas nous inquiéter... Christ a fait la paix par le sang de sa croix ... nous nous réchauffons à la colonne de feu qu'il a dressée entre terre et ciel, par son sacrifice ».

Lors de la Cène Jésus prit du pain, le bénit et le leur donna en disant : « ceci est mon corps ». Prenant une coupe il rendit grâce et ils en burent tous. Le pain est donné aux seuls disciples, la coupe aussi, mais elle est répandue « pour la multitude ». Et dans Jean Jésus évoque une grande communauté et prie : « pas pour eux seulement, mais aussi pour ceux qui, grâce à leur parole, croiront en moi, afin que tous soient un. Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi » Jean 17 20-21. Ainsi il y a une tension entre le pain donné aux disciples, aux proches, et le vin qui est « pour vous et pour tous ».

Il me semble que la tendance des catholiques de la Communion est de privilégier la bénédiction du pain, la communion qui est la vie intérieure de l'Église. Les catholiques du Royaume privilégient la bénédiction de la coupe, le Christ qui se tourne vers les lépreux et les Samaritains, qui transgresse la Loi.

Le mot courant pour désigner l'eucharistie est « messe », qui vient de l'expression finale de la cérémonie : *ite, missa est*. La traduction est difficile : nous sommes envoyés ? Ou : le sacrifice est envoyé ? quoiqu'il en soit le sacrement de la nouvelle alliance tire son nom de la dispersion qui suit sa célébration. Nous ne sommes rassemblés que pour être envoyés !

Cette tension dynamique est sans doute à l'image de la tension originelle entre Pierre et Paul, Pierre qui appartenait à la communauté juive primitive, envoyé au début uniquement aux brebis perdues d'Israël, et Paul, qui l'Église à peine fondée, tendait la main aux Gentils... mettant en péril son identité. Pierre et Paul se sont disputés à Antioche, mais ils meurent ensemble à Rome. Et l'Église s'est développée en restant attachée à cette tension dynamique.

Bartolomé de Las Casas a affirmé les « droits humains » des indigènes d'Hispaniola. Pourtant ces indigènes n'avaient jamais entendu parler du christianisme et pratiquaient des sacrifices humains. Il ouvrait l'Église à une nouvelle communauté, vraiment universelle.

Aujourd'hui nous vivons le même drame. Le Conseil Général des Dominicains est constitué de 14 frères, et quand j'étais maître de l'Ordre il y eut un moment où ils étaient de 14 nationalités différentes, des 5 continents ! Pourtant nous devons rester les héritiers de ce petit groupe de disciples rassemblés autour de Jésus au moment de la Cène. Nous sommes catholiques et ce mot veut dire : « universel ».

Si nous cherchons à nous protéger en nous repliant sur nous mêmes, nous ne serons rien de plus qu'une « secte », et si nous nous perdons dans l'immensité des diversités culturelles, nous deviendrons un vague mouvement religieux.

Il nous faut rester un « nous » identifiable, et ouvert ! Il nous faut maintenir la tension dynamique entre la coupe et le pain. C'est la respiration de l'Église, l'inspiration des catholiques de la Communion, et l'expiration des catholiques du Royaume. Dieu a donné vie à Adam en soufflant sur lui, Christ a expiré sur la croix en rachetant Adam et Eve, le dimanche de Pâques Jésus ressuscité a soufflé sur ses disciples et leur a dit : « recevez l'Esprit Saint » (Jean 20 21-22).

Jean-Paul II a rappelé que l'Église doit apprendre à respirer avec ses deux poumons, celui d'Orient et celui d'Occident. Nous devons aussi apprendre à respirer profondément afin d'oxygéner le sang de l'Église.

X. Du temps pour les pandas

L'archevêque de Cantorbéry Rowan Williams a dit que pour reconstruire une demeure commune, un temple saint, il nous faut faire une conversion profonde. Au commencement il y eut la Parole de Dieu, et cette Parole est devenue chair parmi nous. Les mots peuvent tuer ou blesser ou guérir. Dans l'Église pourquoi nous parlons-nous si peu ? Après la faute Adam et Eve se cachent et ne veulent pas parler à Dieu qui les cherche. Au tombeau les femmes se sauvent et se taisent car elles ont peur. D'après certains historiens une chape de silence est tombée sur l'Église après la guerre de Trente ans au 17ème siècle. Il devint impossible de discuter des doctrines, ce qui se faisait encore beaucoup au Moyen-Age. Le catholicisme de la Contre-Réforme a été plus dogmatique que celui du temps de Thomas d'Aquin. Et la pensée protestante a connu la même évolution. Avec la disparition du débat dans l'Église, un nouveau dogmatisme est né. Les croyants ont été sommés de choisir leur camp, était suspect celui qui ne correspondait à aucune ligne précise. Au 20ème siècle cela ne s'est pas arrangé, Pour être admis il faut montrer patte blanche. Est-il fiable ? Demandent ceux de la Communion. Est-il ouvert ? demandent ceux du Royaume. Jean XXIII voulait un Concile pastoral, non un Concile dogmatique on lui connaît une seule déclaration sur l'infailibilité : en visite sur la terrasse de l'Ordre dominicain à Ste Sabine il a dit : « c'est la plus belle vue qu'on puisse avoir sur Rome, et ça c'est infailible ! ».

Mais le Concile a laissé beaucoup de problèmes en suspens. Et le silence s'est épaissi après 1968 et *Humanae Vitae*. Les prêtres qui ont exprimé leur désaccord se sont tus. Des millions de laïcs ont préféré garder le silence. D'autres sujets ont été déclarés sans discussion possible comme l'ordination des femmes. S'est imposé le « politiquement correct ». Certes on ne doit pas tout dire, notamment ce qui porte atteinte à la dignité de la personne ou d'un groupe. Mais l'Église peut devenir un lieu de liberté, un lieu où s'expérimente de nouvelles idées. Les chrétiens devraient être ceux qui continuent à poser des questions quand tous se sont arrêtés.

Le silence peut être discrétion : « Etablis Seigneur une garde à ma bouche, veille sur la porte de mes lèvres » Psaume 141 3. Les mots sont si puissants, qu'ils sont dangereux, il ne faut pas les lancer sans réflexion. Mais le silence peut être mortifère : « les morts ne louent pas le Seigneur, ni tous ceux qui descendent au Silence » Psaume 115 17. Nous croyons à la Résurrection, quand la Parole de Dieu a brisé le silence du tombeau le matin de Pâques.

Mais comment parler ? Nous allons forcément rencontrer des gens différents, qui ne pensent pas comme nous. Ne sommes-nous pas nés de 2 personnes différentes, un homme et une femme ?

Au Bénin j'ai visité une ferme écologique, et le frère nigérian, le fondateur était heureux de m'expliquer que ces porcs étaient issus de gros porcs blancs du Yorkshire, comme moi, et de petits porcs noirs africains, comme lui !

Notre modernité est stérile car nous avons peur de la différence. La destruction de notre demeure nous a terrorisés et fait replier sur nous-mêmes. Un théologien de la Communion m'a dit un jour qu'il ne pouvait supporter les idées des libéraux qu'en pensant qu'ils n'étaient pas chrétiens. Mais pour que l'Église ait des enfants, il faut oser la rencontre avec ceux qui pensent autrement.

Le modèle de nos relations est souvent le tribunal : nous condamnons, ainsi le livre de John Cornwell, dénonçant l'administration de Jean-Paul II. Hans Küng, fondateur de Concilium, s'exprime souvent en termes qui ridiculisent l'autre parti. C'est ce que John Allen appelle : « le catholicisme de taliban ». Le cardinal Yves Congar affirmait que la première condition d'une réforme de l'Église était la « caritas », cet amour non affectif qui veut seulement le bien de l'autre.

En 2004 au chapitre général de l'Ordre, le document sur la prédication a provoqué de chaudes discussions. On a assisté au conflit typique entre catholiques de la Communion et ceux du Royaume. Bien sûr nous sommes parvenus à un consensus irénique.

Mais nous aurions pu davantage comprendre nos différences, voir ce qu'il y avait derrière les mots et les opinions. Ainsi certains frères avaient une longue expérience du dialogue avec l'Islam et savaient quelle longue et humble patience il faut dans la prédication. D'autres savaient ce que c'est que lutter pour survivre dans un régime communiste, s'accrocher à la foi en dépit des persécutions. C'est pourquoi, dans le débat et la différence, il faut aller au-delà des paroles, comprendre l'histoire profonde de l'interlocuteur, ce qui fonde sa pensée, sa différence.

Ludwig Wittgenstein écrit que « le sens d'un mot est la façon dont il est utilisé dans la langue ». Pour comprendre mon interlocuteur je dois essayer de comprendre le sens qu'il donne à ses mots. A Rome j'ai montré un document à un dominicain américain en lui demandant ce qu'il en pensait. Il m'a dit : « pas mal », ce qui m'a vexé, car pour moi cela signifiait pas très bon. Mais ensuite il a dit la même chose d'un plat de pâtes particulièrement délicieux !

Quand nous parlons, nous parlons avec toute notre culture, notre éducation...

Le poète irlandais Seamus Heaney, prix Nobel de littérature, a écrit que les Romains gardaient une représentation de Terminus, le dieu des frontières, dans le temple de Jupiter sur le Capitole, mais il n'y avait pas de toit au dessus de la statue, comme pour dire que le dieu des limites devait avoir accès à ce qui est illimité, aux cieux... La spiritualité nous permet d'avoir de même les pieds sur terre et la tête dans les nuages.

Quand nous rencontrons quelqu'un de très différent, nous pouvons nous réjouir de cette différence, je peux me glisser dans son univers et découvrir le toit ouvert et l'infini auquel il donne accès. Jésus a rassemblé ses disciples en un pays particulier, en un temps précis, Il s'est assis avec eux pour leur faire partager son corps et son sang, et pour ouvrir une voie vers les espaces sans limites du Royaume.

Gustavo Gutierrez et Hans Urs von Balthasar sont complètement différents : l'un est un homme du peuple, péruvien, de Lima, théologien de la Libération, l'autre un aristocrate suisse. Le premier est devenu dominicain sur le tard, le second a quitté les Jésuites. L'un est emblématique des catholiques du Royaume, l'autre des catholiques de la Communion. Mais ils sont tous deux des mystiques, des hommes assoiffés du Dieu qu'on ne peut nommer. C'est une erreur d'observer les limites de leur demeure, chacun va vers l'infini.

Souvenons-nous de ce que Mgr Christopher Butler disait aux Pères Conciliaires : « n'ayez pas peur que la vérité puisse mettre la vérité en danger ». Cela veut dire que je dois me laisser entraîner au-

delà à la fidélité à un parti quelconque, avec son catéchisme, par une fidélité plus fondamentale, qui est la fidélité à la vérité. Car c'est la vérité qui me rendra libre, c'est dans la vérité que peuvent se retrouver les catholiques du Royaume et les catholiques de la Communion. Lors de son dernier repas, Jésus a dit : « dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures ». Cela ne veut pas dire que chacun peut croire n'importe quoi, le Code Da Vinci et que Jésus a épousé Marie-Madeleine... mais qu'il y a de la place en Dieu pour comprendre d'autres façons de penser.

Au 4ème siècle il y avait deux façons de penser le Christ, incompatibles. Il y avait les Antiochiens, qui révéraient un Jésus très humains, sinon qu'aurions nous à voir avec Lui ? Et les Alexandrins, qui avaient foi en un Christ majestueux et divin. Donc deux façons de voir, deux géographies du coeur et de l'esprit enracinées dans deux cultures très différentes, Alexandrie héritière du monde théocratique des pharaons et Antioche, vivante cité grecque démocratique. Il y eut toutes sortes de conflits et de tensions, mais finalement il en est sorti la christologie de Chalcédoine en 451, qui répète et précise les théologies précédentes, l'unité de la personne du Christ en deux natures, vrai homme et vrai Dieu.

Comprendre les choses autrement incite à vivre autrement, car comme Thomas nous l'a appris, comprendre est une façon de vivre, une façon d'être vivant.

Pour que notre dialogue soit fécond, il faut des différences mais pas une incompatibilité radicale. Alors comment un dialogue peut-il être fécond ? Si l'on affirme que Jésus était amateur de champignons hallucinogènes, cela ne peut être fécond. Dans l'échange ce qui compte c'est l'orthodoxie, non pas au sens de conservatisme mais dans le sens de vérité profonde, qui ouvre sur un mystère. Quand Marie-Joseph Lagrange, dominicain fonda l'école biblique en 1890 à Jérusalem, montrant qu'il ne fallait pas toujours comprendre l'Ancien Testament de manière littérale, il fut condamné à 3 reprises. Puis en 1943 ses travaux ont été reconnus comme parfaitement orthodoxes par l'Église.

Lorsque quelque chose me choque, je dois chercher quelle vérité se trouve exprimée. Cela peut être très long : si vous avez essayé d'obtenir des bébés pandas, vous devez savoir que c'est très long, pendant des années le couple s'ignore, puis un jour on remarque quelque signe d'intérêt, un grognement, une morsure en passant. Et finalement un bébé peut venir ! c'est pourquoi les pandas sont si rares. Les penseurs chrétiens ne sont guère plus rapides que les pandas, mais heureusement il y en a plus !

Il ne peut y avoir de dialogue que si nous prenons le temps. Il a fallu 300 ans pour qu'émerge la christologie de Chalcédoine. Si nous sommes en désaccord avec quelqu'un, comment pourrait-on progresser en parlant 20 minutes ? Nous sommes souvent trop occupés et passons à côté de l'essentiel. Pour remédier à la bi-polarisation de l'Église, il faut deux choses : des lieux propices et un leadership. En Angleterre nous avons des lieux de dialogue mais nous avons besoin d'une quantité de petites initiatives au niveau diocésain ou paroissial. Nous avons besoin de créativité institutionnelle et pour cela de « leadership ». Je déteste ce mot mais il est tellement courant que je voudrais l'utiliser en lui donnant un tour plus chrétien. On entend souvent dire qu'il y a une crise du leadership chrétien, et on affirme que la bi-polarité de l'Église américaine vient de l'incapacité des évêques à être des hommes d'unité, à prendre soin de tout le troupeau, sans soutenir un parti au dépens d'un autre. Mais le leadership est une tâche qui revient à tous les baptisés. De grands réformateurs comme François d'Assise et Catherine de Sienne ou Dorothy Day n'étaient pas ordonnés, c'étaient des laïcs comme Benoît de Nursie, fondateur des Bénédictins.

Le leadership chrétien c'est d'oser faire les premiers pas, comme le premier Hébreux qui s'est élancé à la suite de Moïse dans la mer Rouge. Dans la parabole du Fils prodigue le Père a osé faire les premiers pas vers son fils, alors que ce dernier avait osé aussi faire les premiers pas vers le père. La plus grande vertu dans l'Église d'aujourd'hui c'est de prendre des initiatives, demander pardon, écouter avec attention sans blâmer.

St Augustin disait dans un sermon : « vous répétez les temps sont troublés, les temps sont durs, les temps sont difficiles. Vivez bien et vous transformerez les temps par votre vie. Vous changerez les temps et vous n'aurez plus aucune raison de vous plaindre ».

Nous pouvons trouver de nouvelles façons de parler de notre foi et aussi redécouvrir les anciennes façons oubliées. Peut-être même alors serons nous plus féconds que les pandas...

XI. Sans le jour du Seigneur nous ne pouvons vivre

En 304 un dimanche en Afrique du Nord des chrétiens furent arrêtés par les Romains car ils s'étaient réunis pour célébrer l'eucharistie. Au proconsul qui lui reprochait d'avoir prêté sa maison pour cette réunion le chef de maison répondit que ses sœurs et frères et lui-même ne pouvaient simplement pas ne pas se réunir pour le jour du Seigneur : « non possumus » ! c'était un choix entre mener une vie sans consistance et une vie ayant un sens.

Herbert McCabe a écrit que le sabbat, l'abstention du travail, devait empêcher de devenir esclave de la productivité et du profit. Le mot grec pour travail est : ascholia = pas loisir, comme en latin negotium = pas loisir. Dans notre monde « liquide » les entrepreneurs sont mobiles, ouvrent leurs usines où elles leur rapportent le plus, parfois comme Nike ils possèdent juste la marque et les idées. Le travail n'est plus cet axe sûr qui permettait de se définir et de fonder sa vie. Du coup le sabbat lui-même prend un nouveau sens. Mais cette rupture de la dépendance mutuelle du capital et du travail produit l'insécurité et la perte de confiance dans l'avenir et altère notre façon de comprendre le sabbat.

« On ne plante pas un citronnier si on veut un jus de citron »

L'américain moyen a 11 emplois au cours de sa vie. Le fordisme associait capital et travail. Notre modernité liquide associe capital et consommateurs. L'emploi est si instable que la vieille solidarité syndicale s'est dissoute. Même au Japon la tradition de fidélité envers l'entreprise disparaît peu à peu. Que signifie alors le sabbat et le repos dans le Seigneur ? Pour Ezéchiel 20 19-20 le sabbat est un signe d'alliance, un signe de la fidélité de Dieu envers son peuple. Les juifs ont connu plus que tous les peuples une insécurité radicale, expulsions, pogroms, et il n'est pas étonnant dans ce contexte que le sabbat leur ait servi de pilier sur lequel s'appuyer. Aujourd'hui le sabbat ne peut plus être signe de protestation contre le travail, qui n'est plus une idole, mais il peut, par la participation à la messe du dimanche, être un signe à la fidélité envers le Seigneur, un signe stable dans notre monde en mouvement.

En Deutéronome 5 15 Dieu dit « tu te souviendras que tu as été en servitude au pays d'Égypte et que le Seigneur ton Dieu t'en a fait sortir d'une main forte et d'un bras étendu ; c'est pourquoi le Seigneur ton Dieu t'a commandé de garder le jour du Seigneur ». Israël est libérée de l'esclavage pour être liée au Seigneur mais ces liens ne sont pas une servitude mais une demeure. C'est ce qu'évoque le prophète Osée 11 « je les menais avec des attaches humaines, avec des liens d'amour, j'étais pour eux comme ceux qui soulèvent un nourrisson, tout contre leur joue »...

Dans nos sociétés mobiles les liens transitoires deviennent autant voire plus importants que les liens durables. Dans ce contexte la pratique du dimanche est le signe d'une sécurité que je peux trouver dans l'union à Dieu.

« Va jouer »

Pour des millions de gens le travail est pénible et dur. En exil à Babylone au 6ème siècle avant J.-C. Les hébreux ont connu l'Epopée de Gilgamesh, un récit mésopotamien, qui raconte comment les « petits » dieux, ne voulant plus être les esclaves des « grands » dieux, ont créés les hommes, chargés de travailler dur, pour les dieux. Etre un dieu c'était se reposer, travailler c'était être un esclave. Aussi quand dans la Bible Dieu dit de respecter le sabbat, c'est comme si un homme riche disait à son serviteur de venir se reposer avec lui ! Le sabbat est le signe que nous ne sommes l'esclave de personne, ni du travail, ni des hommes, ni de Dieu. Le sabbat est le signe de la dignité de tout homme. Un proverbe russe dit : « le travail ne vous rends pas riche, il vous rend courbé ».

Jérémy Rifkin écrit que l'économie actuelle se transforme d'usine géante qu'elle était en grand théâtre. Cela parce que la prétendue « production culturelle » est devenue la principale industrie d'Occident. Aux Etats-Unis elle a pris la place de la Défense comme employeur n°1. Les grands centres commerciaux de maintenant sont des centres de distraction où l'on peut jouer avec la réalité virtuelle. Pourquoi ? Sûrement par perte de confiance en un avenir de l'humanité. La génération du tout tout de suite ne rêve plus de faire le paradis sur terre. Le travail n'est plus une contribution au progrès de l'humanité et, par là, une obligation morale. C'est le moment de jouer tant que vous le pouvez, qui sait ce qui peut advenir ?

Quel sens a alors le sabbat dans ce contexte ?

En 304 des chrétiens sont morts pour avoir célébré le sabbat. Cent ans plus tôt, en 203, 2 jeunes femmes, Perpétue et Félicité, et leurs compagnons chrétiens ont été jetés aux bêtes sauvages. L'un d'eux eut la vision du paradis, un jardin anglais avec des fleurs et des buissons et des anges qui les accueillait, et un ancien qui leur disait « allez jouer ». Perpétue a affirmé : « je suis plus heureuse ici que dans ma chair ». Ces jeux du cirque sont comme une caricature des jeux bienheureux du paradis.

Se pourrait-il que dans notre société où le show business a envahi le monde du négoce cette explosion de la distraction soit une nostalgie de la promesse chrétienne du paradis ? Où comme le dit Jérémy 31 12 « ils ne languiront plus. Alors la vierge prendra joie à la danse, et ensemble les jeunes et les vieux »...Avons-nous remplacé l'espérance par l'imaginaire, et l'eschatologie par la réalité virtuelle ? Au cirque les gens sont spectateurs, alors qu'au Paradis nous voyons et nous sommes vus (St Paul 1Cor13 « je connaîtrai comme je suis connu ».

Le spectateur est invisible et invulnérable. Cela le rend voyeur et cruel comme au cirque romain.

La promesse du sabbat est celle d'un autre regard. Siméon voyant l'enfant Jésus au Temple s'exclame : « maintenant Souverain Maître Tu peux, selon ta Parole, laisser ton serviteur s'en aller en paix ; car mes yeux ont vu ton salut, préparé à la face de tous les peuples, lumière pour les nations et gloire de ton peuple Israël » Luc 2 29. C'est une anticipation de la vision béatifique. Nous chrétiens avons l'espérance de connaître le repos dans le regard de Dieu, regard totalement libérateur, sans compétition ni rivalité. Les icônes orthodoxes semblent nous regarder, nous suivre du regard. J'aime particulièrement le tableau : Madone avec le chanoine van der Poel » de Van Eyck. Le chanoine a retiré ses lunettes et regarde l'enfant Jésus, qui le regarde en retour, comme sa

mère, St Georges, chevalier présente le chanoine à l'Enfant et le regarde intensément. De l'autre côté St Donatien regarde la scène, tous ces regards entrecroisés se concentrent sur l'Enfant Jésus. Cela nous ramène à nos communautés priantes, temporaires, où les participants sont spectateurs et regardent le spectacle de la messe, partagent la joie de cantiques, prières puis se séparent pour retourner à leur solitude. L'état de spectateur dissout les liens profonds entre les membres d'une communauté. Quand nous faisons profession, nous les dominicains, nous demandons la miséricorde de Dieu et des frères : c'est seulement dans la confiance en un regard de miséricorde et de pardon que nous pouvons oser vivre ensemble. Cela suppose du temps pour savoir qui je suis et qui est mon frère. Etre aimé, c'est être vu comme un sujet, c'est cesser d'être spectateur, de porter un masque et de jouer à des jeux vides de sens.

Dieu nous a invité à partager son repos, mais d'après St Ambroise Il se repose aussi en nous. Le 7ème jour, le jour du sabbat, Dieu se repose de son labeur de création, il abandonne le terrain à sa créature, pour qu'elle l'imité en recherchant la vertu et la grâce du ciel.

Ambroise écrit : « Je rends grâce au Seigneur notre Dieu qui a accompli une œuvre telle qu'Il puisse y trouver le repos. Il a fait les cieux, mais je ne lis pas qu'Il se soit alors reposé ; Il a fait la terre, mais je ne lis pas qu'Il se soit alors reposé ; Il a fait le soleil, la lune et les étoiles, mais je ne lis pas qu'Il y ait trouvé le repos. Voici ce que je lis : Il a fait l'humanité et a trouvé le repos en celui dont Il pourrait pardonner les péchés. »

Conclusion

Pourquoi donc être chrétien ? Ma première réaction a été négative: notre foi est vraie, un point c'est tout. Mais notre foi ne se résume pas à des formulations, nous pouvons parler d'amour et d'espérance tant et tant, si ils ne se voient pas dans notre vie, nos paroles ne convaincront personne... Ce qui est demandé à l'Église, c'est d'être un lieu de compassion et de compréhension mutuelle, de joie et de liberté. D'une certaine manière nous devrions être différents, comme le dit la Lettre à Diognète, pour que les gens se demandent quel sens nous donnons à notre vie. Et bien sûr le sens de notre vie c'est Dieu. La raison d'être chrétien finalement, c'est d'orienter vers Dieu. Nous sommes appelés à nous sentir à l'aise dans notre corps et dans le monde. Dans notre corps, dans une culture globalement hostile au corps, comme en témoignent le porno, le désir sans fin, le refus des signes extérieurs de vieillissement, donc en acceptant notre corps avec ses défauts, en étant à l'aise en nous-mêmes et avec nous-mêmes. Car notre existence corporelle est bonne : la création, l'incarnation, les sacrements, la résurrection des morts, tout cela est enraciné dans la chair et le sang. Et on peut espérer que les gens qui nous verront à l'aise dans notre peau se sentiront invités à être à l'aise dans la leur et qu'ils liront dans nos yeux, non pas le mépris mais l'affection.

Comme Dieu disait à Isaïe : « élargis l'espace de ta tente, déploie sans lésiner les toiles qui t'abritent, allonge tes cordages, renforce tes piquets »(54 2) Après la guerre de 30 ans au 17ème siècle les hommes sont devenus méfiants, anxieux, soupçonneux, et conformistes, rejetant les débats, si nombreux au Moyen-Age. Pour orienter nos vies vers Dieu nous devons nous donner mutuellement du courage. L'Esprit Saint donné à la Pentecôte ne permettra pas que l'Église s'écroule suite à la trop grande rigidité des conservateurs ni aux aspirations chaotiques des libéraux. « que votre coeur cesse de se troubler. Croyez en Dieu, croyez aussi en Moi » (Jean 14 1).
